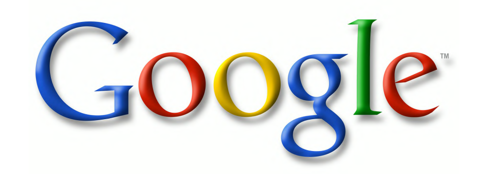
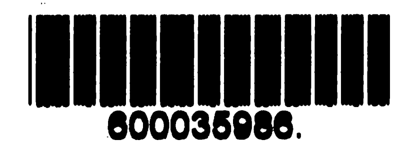



18873
e.30


600035986.


G. 54. D. 17.

HISTOIRE COMPLÈTE

DE LA

GRANDE ÉRUPTION DU VÉSUVE

DE 1631.

Extrait des *Bulletins de l'Académie royale de Belgique*,
2me série, tome XX, n° 8.

N. 1.1?

HISTOIRE COMPLÈTE

DE LA

GRANDE ÉRUPTION DU VÉSUVE

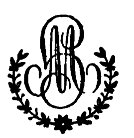
DE 1631,

AVEC LA CARTE, AU 1/25,000, DE TOUTES LES LAVES DE CE VOLCAN, DEPUIS LE SEIZIÈME SIÈCLE JUSQU'AUJOURD'HUI;

PAR

H. LE HON,

Chevalier de l'ordre de Léopold, décoré de la Croix de fer, membre de la Société géologique de France, membre correspondant de l'Institut impérial de géologie de Vienne, de la Société des arts, des sciences et des lettres du Hainaut, de la Société paléontologique de Belgique, etc.



BRUXELLES,

M. HAYEZ, IMPRIMEUR DE L'ACADÉMIE ROYALE.

—

1865.

AVANT-PROPOS.

Me trouvant, en 1864, dans les environs de Naples, avec le projet d'y séjourner une année, je cherchai en vain une carte des laves du Vésuve, dont je me proposais de visiter les coulées. L'importance des torrents laviques de 1631, que je foulais ou entrevoyais partout, jointe aux renseignements éclairés du savant docteur Tiberi, de Portici, qui mit obligeamment à ma disposition sa riche bibliothèque vésuvienne, me décidèrent à entreprendre la description complète et la carte de la grande éruption du dix-septième siècle, la plus désastreuse dont l'histoire fasse mention. Une fois sur cette pente, je fus presque forcément entraîné à rechercher et à dessiner les laves qui vinrent recouvrir une partie de celles de

1631, et complémentairement, toutes les autres éjectées par le volcan depuis 234 ans.

La grande difficulté de cette entreprise consistait à retrouver, sous le sol, parfois jusqu'à trois et quatre mètres de profondeur, les coulées laviques du dix-septième et de la première moitié du dix-huitième siècle, lesquelles ne furent dessinées que grossièrement et à vol d'oiseau, par les auteurs contemporains. L'époque de la plantation des vignes, dont les fosses sont creusées jusqu'à quatre mètres de profondeur, sur les flancs du volcan, vint rendre possible le travail que j'avais entrepris un peu témérairement. Je fus fortement aidé aussi par l'examen des puits, des caves et des ravins, sur une zone de trois lieues de développement, et par le bon accueil que je reçus des cultivateurs.

Mes recherches avançaient avec un succès inespéré. Je parvenais à retrouver non-seulement la largeur, mais encore la configuration des laves anciennes depuis si longtemps enfouies, lorsque les fatigues m'occasionnèrent une fièvre ardente, compliquée d'un accident grave au bras droit, provenant de l'usage du marteau sur les laves. J'attendis impatiemment ma guérison pour continuer mes explorations, et je parvins enfin à les conduire à leur terme, et à réunir tous les matériaux nécessaires à un travail complet, quoiqu'encore imparfait sans doute. Ce sera néanmoins la première carte des laves du Vésuve qui aura été faite, ne pouvant donner ce nom aux divers croquis,

plus ou moins erronés et toujours très-incomplets, qui ont été publiés. La belle carte topographique de l'état-major, sans avoir en vue la géologie, porte un certain nombre de coulées assez exactes, bien que j'aie dû y faire plusieurs corrections sur les lieux; mais cette carte ne présente ni les laves anciennes, ni celles postérieures à 1834, ni enfin les dates de plusieurs de celles qu'elle reproduit.

Il est résulté pour moi, de mon travail, la conviction que le rétablissement des laves du Vésuve, depuis 1631, était absolument impossible d'après les textes et les gravures réunis des principaux auteurs qui ont écrit sur ce volcan, et dont j'ai consulté tous les ouvrages. Il fallait travailler sur nature, et pratiquer des fouilles nombreuses, dont la plantation automnale des vignes, comme je l'ai dit, est heureusement venue me tenir lieu.

HISTOIRE COMPLÈTE

DE LA

GRANDE ÉRUPTION DU VÉSUVE DE 1631.

Nous sommes en l'année 1631. Depuis plus de trois siècles, le Vésuve, plongé dans une sorte de léthargie, semblait frappé de mort. Un léger souffle de vie s'était pourtant manifesté en lui, en l'an 1500, et cette velléité de réveil lui est même contestée par plusieurs historiens (1). En 1568, quelques secousses de tremblement

---

(1) Ambrosio Leone, dans le 1er vol. de son *Histoire de Nola*, imprimé à Venise, s'exprime ainsi au sujet de l'éruption de l'an 1500 :

« Nostra vero tempestate id ostendit Vesuvii caminus. Triduo enim

de terre se firent sentir dans la Campanie; mais ces phénomènes physiques ne sont pas nécessairement liés aux

» aerem teterrimum vidimus usque adeo ut cuncti mirantes compavescere
» cœperint. Deindè ubi deferbuit œstus : qui materiam extollendo omnia
» texerat; pluit cinere surrufo quamplurimo : quo cuncta, veluti nive
» tenui obruta videbantur. »

L'opinion des historiens varie néanmoins beaucoup sur cette éruption. Suivant Sorrentino, on ne peut l'admettre comme réelle (non s'ammette da storiografi...) « Pendant qu'Ambrosio Leone, dit-il, était en Vénétie pour ses affaires, il écrivit ceci d'après la relation d'autres personnes. Il n'est pas croyable que le Vésuve ait ainsi vomi des matières, et que nos vieillards torresiens n'en aient rien appris.... »

Bulifon n'accepte pas non plus l'éruption de 1500 : « Ce qui rend très-douteuse cette éruption, dit-il (*Compendio historico*, an. 1701, p. 41), c'est qu'il n'en est nullement question dans un manuscrit de cette époque, conservé à la bibliothèque des PP. Capucins, et dans lequel l'auteur, G. Passaro, marchand de soieries, annotait, bien qu'il fût illettré, tous les événements de son temps, de quelque importance, telle, par exemple, que l'inondation de Nola en 1504, etc.

Mascoli est moins sévère à l'égard de l'auteur de l'histoire de Nola : « Il n'est pas vraisemblable, dit-il (nec verisimile est), qu'Ambrosio Leone, qui déclare avoir été témoin oculaire du fait, ait menti sur ce fait récent, alors que tous auraient pu donner un démenti à ses écrits. » Il pense, du reste, que cette éruption a été si bénigne et de si peu de durée, que son existence a été, par cela même, mise en doute. « On dit seulement, ajoute-t-il, que pendant trois jours l'air s'est obcurci et qu'il a plu une cendre roussâtre. »

Nous avons consulté d'anciens documents sur Ambrosio Leone. Fils de marchand, médecin, historien, philosophe et ami d'Erasme, il se trouva froissé dans sa patrie par la morgue de la noblesse, et alla se fixer à Venise où il publia ses œuvres. Il habitait cette ville en 1507, et rien n'établit qu'il y fût déjà en 1500, comme l'affirme, un peu légèrement peut-être, Sorrentino. Quant à l'argument tiré du manuscrit de Passaro, il faudrait, pour qu'il eût toute sa valeur, citer un second fait qui prouvât que l'auteur s'occupait déjà de ce travail en l'an 1500.

Quoi qu'il en ait été, une chose paraît certaine, c'est le peu d'importance qu'a dû présenter une éruption aussi controversée.

éruptions volcaniques (1). A l'époque qui nous occupe, on considérait généralement le Vésuve comme un volcan éteint, et c'est à peine si la tradition avait laissé dans l'esprit des populations quelques vagues souvenirs d'antiques ravages par le feu de la montagne.

La précédente éruption, digne de cette appellation et acceptée par l'histoire, remonte à l'an 1306 (2). Elle est rapportée par Leandro Alberti dans sa description de l'Italie.

---

(1) Si l'éruption du Vésuve de l'an 1500 est restée douteuse, celle de 1568 peut être hardiment niée. Daniel Barbaro, scoliaste de Vitruve, rapporte :

« Vœsuvius sæpius arsit maximè sub Tito, sed me scribente, ac typos » corrigente, allatum est incendium usque ad decem millia passuum tanquam fluvium excurrisse et exustos pumices ad senum pedum altitudi» nem reliquisse. »

Or, il corrigeait ses épreuves en 1568.

Outre le silence des historiens sur cette prétendue éruption que Mascoli seul mentionne, d'après Barbaro, et sans y croire, il est facile d'en établir l'impossibilité matérielle. D'abord par l'existence des grands arbres qui garnissaient l'intérieur du cratère soixante-trois ans plus tard (1631). Ensuite par cette circonstance que les vieillards, les pères mêmes des historiens de la grande éruption de 1631, auraient pu être témoins oculaires de cet événement, et que ces historiens n'en auraient pas entendu dire un seul mot. C'est inadmissible.

Nous pensons, avec Mascoli, que des tremblements de terre peuvent troubler certains imaginations, et nous ajouterons de plus qu'on peut trouver partout des mystificateurs, même parmi les scoliastes.

(2) Cette éruption a aussi rencontré quelque incrédulité. Bulifon n'en tient aucun compte et pense que le Vésuve est resté en repos depuis l'an 1139 jusqu'en 1631. On a supposé une erreur par interposition de chiffres, et que l'éruption de 1306 ne serait autre que celle de 1036. Mais, comme le fait judicieusement observer Mascoli, la possibilité d'une erreur n'implique pas quelle existe (*iccirco ne erratum est, quia errari potest*...). Les diverses éditions de Leandro Alberti portent, du reste, invariablement la date de 1306.

Vers le commencement du seizième siècle, on voyait au fond du cratère plusieurs cavernes qui exhalaient encore des vapeurs chaudes. Suivant Ambrosio Leone de Nola, des malades, atteints de certaines affections, se rendaient en ce lieu pour y suivre un traitement sudorifique (1). Mais les années se succédèrent; ces dernières vapeurs disparurent, les cavernes s'obstruèrent et la végétation s'empara de ce vaste cratère qui, mainte fois déjà, avait vomi le feu, la dévastation et la mort.

Pendant les années qui précédèrent la grande catastrophe de 1631, les possesseurs des terres de la montagne avaient graduellement poussé les cultures jusque près du grand cône. Toute la *plaine* ou *atrio* (espace aujourd'hui aride, situé entre ce cône et la partie cultivée) était alors couverte d'arbustes, d'herbages et de nombreuses plantes médicinales. Les flancs escarpés du cône, bien que dénudés, portaient çà et là, vers leur partie inférieure, quelques maigres touffes de genêts.

La base du cône avait alors environ six milles, ou plus de onze kilomètres de circuit. Son altitude, au-dessus de la plaine, était de 560 mètres, et il dépassait d'environ 60 mètres le mont Somma, formé d'une portion, restée debout, de la vaste bouche antique. Au sommet du cône s'ouvrait un cratère, de forme légèrement elliptique, dans la direction NS., et présentant une circonférence de près de deux kilomètres sur une profondeur d'environ 1500 mètres (2).

---

(1) *In vertice enim montis ejus loca multa excavantur in rupis, ut vaporaria fiant. Quo plerique malè valentes augusto mense ascendunt, ut per desudationes nimias solutis, exuctisque articulorum humoribus curentur.* HISTOIRE DE NOLA.

(2) On trouve dans l'ouvrage de Carafa que, d'après les observations de

Mais ce qu'il y avait d'étrange, c'était le spectacle qui s'offrait aux regards lorsqu'on parvenait au bord de ce cratère. Il présentait un vaste amphithéâtre couvert d'une végétation vigoureuse. Non-seulement diverses espèces de plantes herbacées, et jusqu'à des fraisiers, tapissaient ses parois, mais on voyait de plus se dresser, de toutes parts, de grands arbres, tels que chênes, ormes, tilleuls, frênes, etc. La partie seule où ne parvenaient pas les rayons du soleil était aride. Au fond, se trouvait une petite plaine parsemée de pierres volcaniques. Un sentier tortueux conduisait au fond de ce cratère verdoyant, où les pâtres menaient leurs troupeaux; le sanglier même y avait son repaire, et les paysans allaient y exploiter le bois et le charbon.

En 1619, le médecin Magliocco, ayant visité le fond du cratère, y trouva trois bassins : le premier était rempli d'eau chaude et acre, le second d'eau chaude et insipide et le troisième d'une eau très-saline.

Plusieurs mois déjà avant l'éruption que nous allons raconter, quelques légères secousses de tremblement de terre s'étaient fait sentir (1). Ce ne fut, toutefois, que pendant la première moitié de décembre qu'elles acquirent plus de fréquence. Suivant Braccini, les habitants de Torre del Greco, de Resina, de Massa, de S.-Sebastiano, etc.,

---

Salimbeni, la circonférence du cratère aurait été, avant l'éruption, d'une étendue équivalente à 1570 mètres, mais nous avons cru devoir donner la préférence à l'appréciation de Braccini.

(1) Sorrentino seul, parmi les historiens, parle de tremblements de terre qui précédèrent de six mois l'éruption du 16 décembre. Suivant son dire, ils auraient été assez forts pour faire tomber des vases de cuisine suspendus aux murs. Cette circonstance doit probablement s'appliquer aux secousses rapprochées de l'éruption, les seules qui soient mentionnées par les autres écrivains.

commencèrent, dès le 10 décembre, à entendre un murmure souterrain, assez fort, dans le silence de la nuit, pour troubler leur sommeil. On assignait à ce bruit effrayant les causes les plus diverses. D'après une antique tradition, un fleuve jaillissait jadis du Vésuve (le fleuve Dragone) et s'était tari subitement par une catastrophe de la montagne. Beaucoup croyaient que l'eau emprisonnée de ce fleuve cherchait une nouvelle issue. D'autres, esprits plus faibles, se rappelaient les récits de Pierre Damiano, présentant le Vésuve comme une porte de l'enfer, par laquelle on faisait passer les âmes des pécheurs endurcis, et où les démons tenaient leur cour. D'autres enfin, plus judicieux, remarquèrent que l'eau se troublait et commençait à manquer dans les puits, indices de quelque phénomène souterrain qu'ils ne comprenaient pas.

Un habitant d'Ottajano, qui avait fait l'ascension du cône quinze jours auparavant, avait trouvé le fond du cratère considérablement soulevé. Ce fait ayant été raconté, des Torrésiens voulurent s'assurer de sa véracité, et, le cinquième jour avant l'éruption, montèrent au Vésuve. Ils virent, en effet, avec stupeur, le fond du cratère surélevé presque au niveau de ses bords, et la végétation presque détruite et remplacée çà et là par des matières boueuses et bitumineuses, exhalant une odeur de soufre.

D'autres signes funestes furent remarqués sans être bien compris. On entendit fréquemment les tristes hurlements des chiens et les beuglements des bestiaux. Par moments, quelques-uns de ceux-ci fuyaient çà et là comme affolés; on entendait aussi les cris inusités de certains oiseaux.

Malgré tant d'avertissements d'une si effrayante éloquence, les populations qui n'avaient jamais vu, ni même

ouï conter une éruption de la montagne, ne se doutaient pas encore de l'imminence et de la grandeur du danger qui menaçait la contrée. Cette sécurité devait leur être fatale.

Ce qui contribuait à masquer le danger aux masses ignorantes des faits naturels, c'était la beauté du ciel et la douceur de la température. Pendant les jours qui précédèrent la catastrophe, le ciel se présenta pur, serein et sans un nuage, de sorte qu'on ne pouvait allier ces deux idées qui semblaient s'exclure : la sérénité et la destruction.

Cependant, dans la nuit du 15 au 16 décembre, à partir de dix heures, les oscillations du sol se succédèrent avec une fréquence qui commença à inquiéter sérieusement les esprits. On en compta, en certains endroits, dix-huit, et, dans d'autres, jusqu'à cinquante, augmentant successivement d'intensité. C'était le prologue de l'affreuse tragédie.

Nous sommes arrivés au jour fatal, le mardi 16 décembre 1631.

La population de Naples était encore livrée au sommeil, l'aube naissait. Les campagnards, qui se rendaient aux marchés de la capitale, virent tout à coup une fumée épaisse sortir du Vésuve et s'élever dans les airs. La rumeur de ce fait extraordinaire se répandit bientôt par la ville, et courant de proche en proche, en peu d'instants on vit la population se porter en foule sur les terrasses des maisons, sur les quais et les places d'où l'on pouvait apercevoir la montagne.

Le spectacle qui s'offrait aux regards était bien fait pour légitimer la curiosité générale. Le soleil venait de se lever, et devant le ciel radieux, une énorme masse de fumée compacte, d'abord blanchâtre, puis noirâtre, livide, d'un rouge sombre à son centre, s'élevait majestueusement jus-

qu'à une hauteur extraordinaire, dépassant de beaucoup la région des nuages. Arrivée à ces hauteurs, la fumée s'arrêta, et on la vit bientôt se dilater à sa partie supérieure et prendre insensiblement la forme d'un pin, circonstance observée dans toutes les grandes éruptions, telles que celle de l'an 79 décrite par Pline le jeune. D'après les mesures qui furent prises de l'altitude de ce pin gigantesque, on aurait pu, rapporte Braccini, l'apercevoir de Rome.

Mais la masse de ce nuage étant sans cesse augmentée par la fumée et les vapeurs nouvelles qui sortaient du volcan, la tête de l'arbre s'élargit démesurément, présentant les formes les plus bizarres, où l'imagination du peuple croyait distinguer d'immenses tours, des éléphants monstrueux, des chimères, des colosses menaçants, et autres visions inspirées par l'admiration ou par la crainte; mais ce qui vint glacer les cœurs, ce furent les grands éclairs et les larges traînées de flammes qui commencèrent à jaillir du nuage, accompagnés de détonations et de bruits semblables à celui du tonnerre. Ces grandes flammes, dit Giuliani, s'élançaient et serpentaient avec une telle véhémence, qu'elles paraissaient non-seulement guerroyer avec le ciel, mais fulminer et ravager la terre. En même temps, la montagne lançait avec fracas, dans les airs, d'énormes pierres enflammées, qui retombaient à de grandes distances, ainsi qu'une quantité considérable de sable et de cendre; le sinistre nuage s'étendit ainsi sur un immense espace, couvrant la terre et la mer, et voilant la clarté du jour. Alors, au milieu de cette obscurité, on entendit, de toutes parts, des cris d'effroi, des prières et des lamentations. Le peuple pressentait enfin qu'un terrible et désastreux événement allait s'accomplir....

Pendant que ceci se passait à Naples, les nombreux cultivateurs, voisins de la montagne, fuyaient épouvantés, atteints en grand nombre par la chute des pierres, et les bourgades du littoral, plus rapprochées du Vésuve que la capitale, étaient en proie à la plus grande terreur. Le cardinal-archevêque Buoncompagno, gouverneur de Naples pour le spirituel, au nom du saint-siège, se trouvait à Torre del Greco pour rétablir sa santé. A la vue du danger et du désordre qui commençait à régner dans la ville, il se rendit incontinent au rivage, où il ne put trouver qu'une misérable barque, montée par deux rameurs, qui le conduisirent à Naples. Aussitôt arrivé, le premier soin du prélat fut d'ordonner, afin d'apaiser la colère divine, l'exposition du saint sacrement, dans toutes les églises de la ville, et une procession générale à laquelle toutes les religions furent convoquées.

Vers les onze heures, les vapeurs et la fumée mêlée de flammes, qui sortaient du Vésuve, augmentèrent tellement, que l'on conjectura qu'il devait y avoir plusieurs cratères, ce qui était en effet. Déjà de grand matin, un peu avant l'apparition du jour, des détonations, semblables à des décharges d'artillerie, s'étaient fait entendre des habitants voisins du volcan. Elles étaient produites par de nombreuses fractures ou bouches qui s'ouvraient successivement vers la partie occidentale, au bas du cône, près de l'*atrio* (1). Ces nouveaux cratères ne présentaient d'abord

(1) Braccini rapporte qu'un gardien de troupeaux, qui se trouva un peu avant le lever du jour près du pied du volcan, déclara avoir vu sortir de ces nouveaux cratères inférieurs, outre le feu et la fumée, une *matière bitumineuse*. Si ce fait est exact, il y aurait donc eu déjà, dès le premier jour, de la lave éjaculée par le cratère inférieur. Toutefois, elle n'aurait pas été assez abondante pour atteindre les bords de l'*atrio* ou de la *plaine*.

qu'une étendue peu considérable, mais ils s'élargirent graduellement par les efforts de la montagne, et formèrent un affreux gouffre, lançant à une très-grande hauteur des cendres brûlantes et des pierres embrasées. Les vapeurs qui obscurcissaient l'air et voilaient le Vésuve ne permettaient pas de discerner exactement ce qui se passait à l'ancien cratère; mais il ne peut rester de doute que l'éruption ne se soit manifestée dès le principe par toutes les bouches à la fois.

Déjà le nuage volcanique était parvenu au-dessus de la province de Basilicate, où la pluie de cendres vint consterner les habitants, qui ne savaient à quelle cause attribuer ce prodige. A trois heures après midi, ce même jour, il était sur Tarente, où il ne devait pas s'arrêter, comme nous le verrons. Mais évitons d'anticiper et revenons aux bourgades si menacées par les fureurs du Vésuve.

A Torre Annunziata, exposée à un aussi imminent danger que Torre del Greco, l'épouvante s'empara tellement des esprits, que chacun ne songea qu'à sauver sa vie par une prompte fuite. Le prince et la princesse de Botera furent des premiers à fuir à moitié vêtus, tellement la mort paraissait certaine pour ceux qui tarderaient à se soustraire au danger. L'exemple du prince détermina toute la population à abandonner la ville. C'était un lamentable spectacle de voir toute cette foule désespérée se porter vers Castellamare, quelques-uns voiturant, au milieu de la cohue, une partie de leurs meubles; d'autres, pliant sous le fardeau de ce qu'ils avaient pu emporter; le plus grand nombre abandonnant leur maison et tous leurs biens, sans se demander même, dans le trouble de leur esprit, où ils trouveraient un asile et du pain. On voyait des mères éplorées chargées à la fois de deux et trois jeunes enfants, et

succombant à la fatigue; des fils portant sur leurs épaules leur père paralytique; des malades transportés sur des brancards: c'était une immense misère, mais cette prompte fuite, inspiration providentielle, devait les sauver tous de la mort.

A Torre del Greco, le malheur voulut qu'il n'y eût pas d'ordres donnés par le gouverneur, qui, comme on le verra bientôt, faillit à ses devoirs. La ville, après le départ du cardinal Buoncompagno, s'abandonna à la démoralisation et à l'effroi. Une partie de la population, dans la prévision d'une mort prochaine, encombrait les églises pour implorer le ciel ou confesser ses péchés. D'autres cherchaient, avant d'abandonner leur demeure, à sauver ce qu'ils avaient de plus précieux; mais le plus grand nombre, terrifiés par la vue des flammes croissantes, par la chute des pierres embrasées et par une odeur de soufre suffocante qui se répandait de toutes parts (1), se ruèrent en foule sur la route de Naples, préférant, disaient-ils, mourir dans une cité pleine de saintes reliques. Ils couraient comme des forcenés, la pâleur au visage, et, à ceux qui les questionnaient, ils ne savaient répondre que des paroles entrecoupées : Désastre!.. désastre!.. la mort!.. le feu!.. colère de Dieu!.. justice finale!.. Ceux qui fuyaient

---

(1) Cette odeur de soufre, d'après les historiens du temps, et qui se répandait jusqu'à Naples, était probablement due, suivant M. Scacchi, à l'acide hydrochlorique, qui a aussi une propriété irritante sur les voies respiratoires. L'acide sulfureux, d'après les observations de MM. Monticelli et Covelli, ne se développe qu'à la température nécessaire pour la combustion du soufre. L'acide hydrochlorique se produit à toutes les températures. L'acide carbonique enfin ne semble se développer dans les caves et les cavités des laves, sous le nom de *mofetes,* qu'après les éruptions, et quand la température du volcan et de ses déjections est fortement abaissée.

par la mer n'étaient pas moins épouvantés, car la masse des eaux paraissait secouée par une force souterraine dont l'intensité ne faisait que s'accroître.

Cependant le vice-roi, comte de Monterey, prenait, à Naples, les mesures les plus urgentes pour assurer la sécurité de la ville. Il envoya vers le Vésuve une commission composée de membres du corps *della salute*, ou de l'hygiène publique, pour observer de près l'éruption, et juger si la fumée ne pouvait apporter quelque contagion dans la cité. Cette commission, dont faisaient partie plusieurs médecins, se mit aussitôt en route vers la montagne.

De son côté, la grande procession s'organisait. Le cardinal-archevêque, retenu chez lui par la fièvre, ne put y assister ce jour-là, mais le vice-roi et tout son conseil, les tribunaux, les élus de la cité, réunis à l'archevêché, se mirent en marche, suivis d'une foule immense. Il était une heure : la procession se dirigea vers l'église de Notre-Dame del Carmine, la principale de Naples du côté qui regarde la montagne, et elle y arriva vers les deux heures. Ce fut alors que commencèrent des tremblements de terre d'une nature oscillatoire, qui ne discontinuèrent plus jusqu'à 6 heures du soir. Le sol se mouvait comme si l'on se fût trouvé sur un navire, par une mer houleuse. En même temps, un bruit étrange et qui glaçait de crainte commença à se faire entendre dans l'espace. C'était une sorte de trépidation ou de bruissement sinistre, comme celui que produiraient cent fournaises ardentes, ou encore, disent les historiens de ce temps, comme une immense cavalerie combattant dans les airs. Indépendamment de ce bruit, qui ne cessa de se faire entendre tout le jour, résonnaient, par moments, des détonations semblables à

des coups de canon lointains, à tel point que des commandants de forteresses maritimes éloignées, ignorant ce qui se passait et ne pouvant bien distinguer en mer, à cause de l'obscurité, crurent à un combat naval et se mirent en état de défense.

Nous avons laissé la commission sanitaire en marche vers le Vésuve. La route de Portici était encombrée de fuyards, se dirigeant vers Naples : c'est à peine si les commissaires pouvaient se frayer un passage ; ils parvinrent néanmoins jusque près de Resina, où ils rencontrèrent don Antonio di Luna, gouverneur de Torre del Greco, qui était parti de cette ville, emmenant avec lui douze de ses prisonniers enchaînés et se dirigeant vers la capitale. Il voulait, paraît-il, mettre tout d'abord en sûreté ce qui lui tenait le plus au cœur : ses haines privées. Ce triste convoi était accompagné ou suivi par une grande multitude de gens de ces contrées, qui fuyaient la mort, dont ils portaient déjà l'empreinte sur leurs visages ; ils s'acheminaient tous en grande hâte vers Naples. Les commissaires apprirent par ces gens, que les pierres enflammées, qui tombaient partout autour de la montagne, avaient déjà tué un certain nombre d'hommes et de bestiaux. Malgré ces avertissements, ils se remirent résolûment en marche vers le Vésuve, par la grande rue de Resina, qui mène à l'église de Notre-Dame de Pugliano. Une morne solitude régnait autour d'eux, et on eût dit que tous les habitants étaient morts. Dans l'église, ils trouvèrent six femmes, plus mortes que vives, agenouillées devant le grand autel, et un homme, qui semblait stupéfié par la terreur. Sauf ces sept personnes, le village était désert, tous avaient fui. Comme les commissaires sortaient de l'église, indécis s'ils s'approcheraient davantage du volcan,

ils entendirent des lamentations : c'était un malheureux mortellement blessé par la chute d'une pierre, et que deux hommes transportaient à la hâte sur une table.

Le sol était tellement secoué en ce moment, le Vésuve présentait un si effrayant aspect, les cendres et les pierres enflammées, lancées avec fracas, commençaient à tomber, autour d'eux, si nombreuses, que les commissaires jugèrent que vouloir s'approcher davantage serait se vouer à une mort certaine. Il était déjà 4 heures du soir; ils prirent le chemin de Torre del Greco, mais ils rencontrèrent bientôt un certain nombre de personnes qui fuyaient cette ville et les dissuadèrent d'aller plus loin s'ils ne voulaient s'exposer à périr. La nuit allait bientôt compléter l'obscurité, la commission revint donc sur ses pas, jusqu'à la grande route de Naples, vers Portici. Là, ils trouvèrent avec surprise une foule extraordinaire donnant des signes de désespoir et ne sachant plus que devenir, le pont de la Madeleine, près de Naples, étant gardé par des soldats : la troupe refoulait tous les fuyards, sous le prétexte qu'ils n'étaient pas munis d'un certificat de santé. Cette mesure avait été inspirée, paraît-il, par la crainte de la peste, qui régnait alors à Venise et dans la Lombardie.

Pour comble de malheur, et au moment où la nuit venait ajouter ses ténèbres aux horreurs de l'éruption, une pluie violente se déclara et occasionna un véritable torrent dans le ravin de Pietra Bianca qui traversait la route, laquelle fut momentanément interceptée. Tous les malheureux qui n'étaient pas restés ou revenus vers le pont de la Madeleine, trouvèrent ainsi coupée la route de la capitale; cette circonstance fit qu'un assez grand nombre de Torrésiens reprirent le chemin de leur ville, résolution fatale qu'ils devaient payer de leur vie.

Le vice-roi se trouvait avec la procession, quand ces faits parvinrent à sa connaissance. Il ordonna aussitôt à don Enriquez, marquis de Campi, préfet d'Annona, de se rendre en toute hâte au pont de la Madeleine pour faire cesser cet état de choses, résultant de la peur ou d'un zèle excessif et inhumain. Une innombrable quantité de personnes furent ainsi reçues dans la ville, et il ne cessa d'en arriver pendant toute la nuit. Ce jour et le lendemain, le nombre des fuyards qui se réfugièrent dans Naples monta à 40,000.

Il était 5 heures du soir, quand la procession se termina, et en ce moment les phénomènes volcaniques augmentèrent de telle sorte que chacun trembla pour sa vie. On voyait les murailles remuer et se crevasser; les portes et les fenêtres s'ouvraient et se fermaient, battant ainsi sans cesse et sans le moindre vent; le sol se mouvait parfois, comme s'il allait tout engloutir, ce qui fit crouler un grand nombre de maisons. La pluie de cendres, qui avait été éloignée jusqu'alors par la direction du vent, commença à tomber sur la ville, avec une odeur de soufre et de bitume, et on voyait des globes de feu éclater dans les airs. Ces terribles phénomènes durèrent trois heures, avec une telle intensité, que le peuple crut qu'il était voué à une mort inévitable, et que le jour de la justice divine était arrivé. Ce n'étaient que pleurs et lamentations; on s'embrassait sans se connaître, et ceux qui s'aimaient se faisaient leurs adieux suprêmes en ce monde, espérant se retrouver dans une autre vie.....

Vers les 6 heures du soir, le battement des portes et des fenêtres cessa, mais les secousses souterraines continuèrent à se faire sentir à des intervalles rapprochés. C'étaient néanmoins de courtes trêves qui ramenaient un

peu d'espoir, bientôt détruit par de nouvelles commotions.

Les églises, que le cardinal avait ordonné de tenir ouvertes, étaient encombrées de gens qui disaient vouloir mourir dans un lieu sacré, et c'était à qui se confesserait des premiers. Malgré la grande quantité de prêtres que contenait la ville, les confesseurs étaient loin de suffire à la besogne. Le cardinal-archevêque se crut obligé, d'urgence, à autoriser beaucoup de gens connus par leur capacité et leur piété, à recevoir les confessions. On confessait non-seulement dans les églises mais sur la place du marché et autres lieux, et beaucoup de personnes, croyant n'avoir pas le temps d'attendre, proclamaient à haute voix leurs péchés!... C'était le délire de la peur...

Les commissaires *della salute* ne rentrèrent à Naples que vers huit heures, dans une obscurité profonde, et ils rendirent aussitôt compte de leur mission au vice-roi. Ils ne purent s'entendre sur l'influence délétère ou l'innocuité de la fumée volcanique et ne furent unanimes que sur la grandeur des dangers que présentait la violence de l'éruption.

Le comte de Monterey envoya alors, malgré l'obscurité, trois officiers espagnols, l'un à Pouzzoles, l'autre à Capoue, et le troisième vers le Vésuve, afin qu'ils lui rendissent compte de ce qu'ils verraient; puis, il fit signifier au gouverneur de Torre del Greco, dont il avait appris l'arrivée, qu'il eût à retourner, au plus tôt, au siége de son commandement, qu'il n'aurait pas dû quitter dans un si grand péril, et de ne l'abandonner désormais que dans les circonstances les plus impérieuses.

Cependant la pluie de cendres ne cessait de tomber sur la ville, et les tremblements de terre se succédaient souvent à quelques minutes d'intervalle : on compta jusqu'à

cent secousses, dans cette nuit d'angoisse, sans sommeil et sans repos. On n'osait rester dans les maisons, dans la crainte d'être écrasé sous leurs débris. Une grande partie de la population encombrait les places et les quais, aveuglée par les cendres, sur le pavé détrempé, à l'approche du solstice d'hiver, et par une nuit sombre dont les feux rouges du Vésuve augmentaient encore l'horreur. On cherchait un refuge dans les voitures, qui avançaient et reculaient par les mouvements du sol; on dressait à la hâte, dans les endroits les moins exposés, des tentes et des abris pour se préserver des cendres et du froid. Cette nuit fut la plus affreuse dont la ville de Naples ait gardé le douloureux souvenir.

Ce fut dans de telles circonstances que le bruit du tambour se fit entendre. C'étaient des crieurs publics, qui allaient par la ville, pour annoncer que, par ordre du vice-roi, défense était faite à tous d'avoir commerce avec les femmes de mauvaise vie. (*donne di mal talento.*) Cet ordre, tout au moins superflu, dans l'état où étaient les esprits, eut un effet déplorable. Le peuple crut que ses chefs l'avertissaient ainsi qu'il eût à se préparer à mourir, sans s'exposer à quitter la vie en état de péché. On n'entendit alors autre chose que pleurs de femmes, cris d'enfants, plaintes des hommes; on s'appelait dans les ténèbres, on se cherchait sans se trouver. Il y en avait qui, par crainte de la mort, appelaient la mort même.

Vers une heure de la nuit, le fracas du volcan redoubla tellement, qu'il semblait que la montagne éclatait par les airs. Quelques personnes observèrent que peu après, il commença à sortir du cratère une matière liquide, laquelle coulait dans l'*atrio del Cavallo,* situé entre le cône et la Somma; ce ne fut cependant que le matin, comme

nous allons le voir, que s'exercèrent les ravages des eaux.

Le jour du mercredi, 17, commença enfin, si l'on peut appeler jour une nuit moins ténébreuse. La fureur du Vésuve, au lieu de se calmer, ne paraissait que s'accroître. Il approchait en effet d'un terrible paroxisme. Une cendre petite et suffocante ne cessait de tomber. Vers sept heures, un tremblement de terre, d'une extrême violence, agita le sol et amena un redoublement de pierres incandescentes qui tombèrent, surtout, dans la plaine de Nola. Ces chutes de pierres étaient accompagnées d'effrayants phénomènes électriques, tels qu'éclairs, globes de feu et bruit de tonnerre. De ce côté de la montagne, bien que le jour fût commencé, on ne pouvait se guider qu'à la lueur des torches.

Mais tous ces phénomènes n'étaient que le prélude des grands désastres qui devaient ruiner le pays, et devant lesquels la raison s'effraie et la plume reste impuissante.

Vers les neuf heures du matin, une prodigieuse masse d'eau, partie du Vésuve, se rua à la fois, en trois énormes torrents, le premier sur Ottajano par le palais du prince de ce nom, sur S.-Elmo, Saviano et la contrée environnante; le deuxième sur le village de Somma, et le troisième, passant par le *Fosso della Vetrana,* ravagea les communes de Massa, Trocchia, Pollena et une partie de S.-Sebastiano. Ces eaux, qu'on a nommées quelquefois *laves boueuses,* entraînaient, dans leur course furieuse et à de grandes distances, des masses de cendres, de grands arbres, qu'elles arrachaient du sol, des débris de maisons et de meubles, et même des pierres énormes. Les deux premiers torrents inondèrent, en peu d'instants, toute la plaine de Nola,

noyant beaucoup de personnes qui n'eurent pas le temps de fuir. Dans certains endroits, comme à Marigliano, Cicciano, Cisterna, etc., les eaux s'élevèrent jusqu'à deux et trois mètres (1).

---

(1) D'où proviennent ces masses d'eau, dont la salure a été plusieurs fois constatée, et qui se précipitent des sommets du Vésuve pendant les éruptions, sans qu'aucune pluie, souvent, soit tombée depuis plusieurs jours? On sait que, déjà en l'an 79, de grandes quantités d'eau furent lancées sur Pompéi par le volcan. C'est là une grave et importante question qui a fait le sujet de beaucoup de controverses. Le Vésuve communique-t-il parfois momentanément avec la mer? De nombreux auteurs ont parlé de poissons cuits, de coquilles et d'algues marines rejetées par le volcan; mais ces faits ont-ils été bien observés? Au mois de février 1632, Braccini ayant goûté l'eau qui couvrait la plaine de Palma, lui trouva une saveur analogue à celle de la mer. En vain quelques historiens ont voulu établir que ces eaux sont toujours d'origine pluviale, et, comme le pense le P. della Torre, s'amassent dans l'Atrio del Cavallo derrière des digues formées par les pluies de cendres, pour, à un moment donné, rompre ces digues et se répandre. Il faut bien se rendre à l'évidence de ce fait, que le cratère même du Vésuve vomit parfois de l'eau avec une grande abondance. Le 17 décembre 1631, quand eurent lieu les violentes inondations vésuviennes, il n'avait pas plu depuis plusieurs jours. Le 31 décembre de la même année, l'eau qui se précipita du volcan était chaude. Comment expliquer cette salure et cette température? Des pluies torrentielles de la nature des trombes se formeraient-elles au-dessus du cratère en éruption, et l'électricité jouerait-elle un grand rôle dans ce phénomène? On sait, surtout depuis l'établissement de l'Observatoire du San Salvator, que les tensions électriques sont très-grandes pendant les éruptions, surtout quand la fumée est abondante, et que ces tensions acquièrent leur maximum quand cette fumée s'élève à une grande hauteur et prend la forme d'un pin; ces effets semblent surtout produits par la condensation des vapeurs aqueuses après leur sortie du cratère. Or, en 1631, la fumée atteignit la plus grande élévation connue et prit la forme d'un pin. De plus, l'éruption éclata à l'époque la plus froide de l'année et à l'heure de la température la plus basse du jour, toutes causes qui auront pu produire d'énormes averses sur la montagne même, sans que ce fait ait pu être bien discerné et constaté à cause des vapeurs et des cendres qui obscur-

La partie située vers la mer ne devait pas être épargnée; bientôt d'autres torrents d'eau se précipitèrent sur San Giorgio a Cremano, Portici, Resina, etc., allant déverser dans la mer les innombrables débris charriés dans leur course. La puissance de ces torrents était telle, au dire de Braccini, que non-seulement une foule de maisons furent démantelées, mais qu'on en vit enlevées tout entières de leurs fondements et transportées à une certaine distance. Une ferme, avec tous ses habitants et les animaux qu'elle contenait, fut précipitée dans la mer, où il se forma des péninsules de près d'un kilomètre, par l'énorme abondance des matériaux charriés.

Dans la direction de Trocchia, les ravages des eaux s'arrêtèrent à N.-D. del Arco, préservée, ainsi que les fermes environnant le monastère, par une petite colline voisine, située du côté du volcan. Cette église, qui servit de refuge à une foule d'habitants, surtout dans la nuit du 17 au 18, fut frappée plusieurs fois de la foudre, la-

---

cissaient l'air et voilaient le Vésuve. Mais en admettant même cette explication, il ne resterait pas moins à découvrir d'où serait provenue la masse de vapeurs qu'aurait exhalées la bouche volcanique.

M. Scacchi ne regarde pas comme impossible qu'une communication souterraine, causée par les commotions du sol, ait pu s'établir quelquefois entre la mer et le sein de la montagne. Suivant ce savant, l'eau marine rencontrant là des matières en ignition poussées vers le dehors, a pu, en partie, se transformer en vapeur, laquelle, par son énorme expansion, aurait eu la puissance de soulever hors du cratère non-seulement des laves, mais encore toute la partie de l'eau qui n'aurait pas encore été vaporisée, comme on peut en voir un exemple, en petit, dans un vase contenant de l'eau en ébullition dont une partie est rejetée à l'état liquide au-dessus des bords du vase. Cette explication, il faut le dire, est ingénieuse autant que hardie, et il serait à désirer qu'elle pût être confirmée dans l'avenir, si ces terribles phénomènes se représentent.

quelle traversa les fenêtres sans blesser personne, et ne faisant qu'enflammer momentanément le dôme. Les laves ne coulèrent pas de ce côté du Vésuve, ce que nous démontrerons, contre l'avis des auteurs, dans une des notes de ce travail.

Mais la mer elle-même ne devait pas rester étrangère au bouleversement de la nature. A trois reprises, à partir de neuf heures du matin, elle se retira de son rivage, de Naples à Castellamare, jusqu'à la distance d'un kilomètre, puis, refluant avec impétuosité, elle inonda une partie de la côte. Des navires se trouvèrent ainsi échoués, et ensuite jetés contre le môle, et l'eau s'échauffa tellement, que beaucoup de poissons moururent. Des phénomènes analogues furent observés à Sorrente, Ischia et Nisida.

Il était plus de dix heures, et la pluie de cendres avait enfin cessé à Naples, quand un nouveau spectacle, plein d'horreur, vint achever de terrifier les populations. Une véritable mer de feu, incendiant les herbages, se montra sur les bords de la *plaine*, depuis le Fosso Grande, près de San Salvator, jusqu'au-dessus de Bosco tre Case, ne présentant qu'une large interruption en deçà du Fosso Bianco. La montagne entière, écrit Carafa, semblait tomber en fusion. « Totus mons quasi liquesceret. » Dans cet épouvantable drame, c'était le tour des laves à venir achever l'œuvre de destruction...

Cette masse de laves, dont l'histoire du Vésuve ne peut citer un second exemple, descendit avec rapidité sur le pays en nombreux torrents, dont quelques-uns présentaient au delà d'un kilomètre de largeur (1). En même

---

(1) Les laves de 1631 semblent égaler en surface et en volume toutes les autres laves réunies. Désirant connaître le chiffre approximatif de leurs

temps, le vent changea, et une pluie diluvienne inonda la contrée transformant, à Naples, les rues en véritables rivières. Cette pluie, accompagnée de tempête et de tonnerre, était imprégnée de particules terreuses et arénacées qui souillaient tout ce qu'elles touchaient. Tous les éléments à la fois paraissaient se déchaîner sur la malheureuse Campanie...

Il était difficile de distinguer d'où sortaient les laves, à cause de la fumée qui cachait la montagne, mais il ne peut être douteux qu'elles étaient vomies par les deux cratères à la fois. Outre leur prodigieuse abondance, on pouvait distinguer deux masses principales, subdivisées en divers torrents. L'une de ces masses descendait sur le pays occupé par S.-Giorgio a Cremano, Portici, Resina, jusqu'à Torre del Greco; l'autre s'emparait de tout l'espace contenu entre les Camaldoli et Torre Annunziata. La vitesse de ces torrents était presque d'une lieue à l'heure, vitesse relativement extraordinaire, comparée à celle de la plupart des éruptions. On les voyait en partie de Naples,

---

dimensions, j'en ai calqué les divers torrents sur ma carte, je les ai découpés, puis les ayant morcelés, j'ai composé avec leurs fragments une sorte de mosaïque rectangulaire, sur la base d'un mille d'Italie. J'ai obtenu ainsi un rectangle de 1,852 sur 7,871 mètres. La superficie des laves de la grande éruption est donc de 14,577,092 mètres carrés.

Il me restait à déterminer le volume de ces laves. Après examen attentif des diverses épaisseurs qui me sont connues, je crois être très-près de la vérité en adoptant le chiffre modéré de 5 mètres pour leur puissance moyenne, ce qui donne pour leur volume total: 72,885,460 mètres cubes.

Qu'on n'oublie pas que la lave ne coula que pendant deux heures!...

Je ne pense pas qu'on trouve un second exemple d'un tel fait dans l'histoire d'aucun volcan actif de notre globe.

comme de hauts et larges fleuves courant vers la mer, et détruisant ou brûlant tout sur leur passage, cultures, habitations, hommes et animaux (1).

Nous avons laissé, à Naples, le gouverneur de Torre del Greco, don Antonio di Luna. Comprenant la faute qu'il avait commise, il monta à cheval de très-grand matin et se rendit au galop à la Torre. La ville était dans un inexprimable désordre. Ce qui restait de la population se décidait aussi à fuir; mais ces malheureux dans leur trouble ne savaient s'ils devaient prendre la direction de Naples ou de Castellamare. Un grand nombre cherchaient à emporter leurs effets les plus précieux. Des charrettes, des bêtes de somme, des bestiaux encombraient les rues. A la vue de tout ce désordre, le gouverneur voulut le faire cesser et chercha à rétablir un peu de calme et de mesure. Il donna des ordres sur lesquels les historiens ne sont pas d'accord. Soit qu'il ait réellement, *ab irato*, fait défense de sortir de la ville, soit que ses prescriptions aient seulement retardé le départ des Torrésiens, plusieurs heures précieuses furent perdues.....

Il était plus de onze heures, lorsque la rumeur courut qu'on apercevait un large torrent de feu courant sur la ville avec rapidité. On pouvait distinguer le feu de la lave, à cause de l'obscurité. Il n'y avait plus une minute à perdre, s'il n'était, hélas, trop tard de pourvoir à son salut. Le gouverneur fit rassembler, en grande hâte, environ

---

(1) « Ejus modi erat incensi hujus cineris violentia, ut maximas arbores evelleret, silvas prosterneret, obstrueret agrorum culta, ædium fundamenta subruta dirueret. » (*Gregorio Carafa, de novissima conflagratione Vesuvii;* Naples, 1632.)

mille personnes, ce qui prit encore du temps; des cris d'alarme se firent entendre: le feu! le feu!... On se mit vivement en marche, un vénérable curé en tête, et le gouverneur à cheval suivant la foule avec un grand nombre de cavaliers. Cette colonne de gens terrifiés était arrivée près de la porte de la ville, vers Naples, quand tout à coup un bruit étrange, inconnu, se fit entendre, et presque aussitôt un torrent de lave enflammée, débouchant d'une rue latérale, se rua sur la foule qu'elle sépara en deux bandes. Tous ceux qui se trouvaient au delà de cette branche de lave se jetèrent dans l'église de S. M. delle Grazie, des pères fransciscains. Le gouverneur et cent cinquante personnes, qui étaient en deçà, voulurent rebrousser chemin et chercher leur salut vers Torre Annunziata, mais il était trop tard. La grande masse de la lave se précipita de tous les côtés à la fois et les enveloppa; ils périrent tous (1)...

(1) Bien que le gouverneur don Antonio di Luna ait payé de sa vie l'oubli de ses devoirs dans cette grave circonstance, l'histoire a le droit et la mission de rechercher la part de responsabilité qui incombe à sa mémoire dans d'aussi cruels malheurs. Deux mille personnes périrent à Torre del Greco. Le gouverneur de cette ville, dont la sollicitude devait, dans ces moments critiques, veiller sur la population, abandonna le siége de son commandement pour la conduite de quelques prisonniers, besogne à laquelle un bas officier et quelques hommes d'armes eussent suffi. Ce fut là, sans doute, une des causes du désordre et de l'espèce de panique qui régnèrent dans la ville. Quant à ce qui se passa le mercredi matin, nous ne nous permettrons pas de le juger devant les appréciations contradictoires des historiens.

Suivant Braccini, périrent tous ceux « qui, ayant fui d'abord, étaient revenus pour sauver leurs effets; ceux qui n'avaient pas voulu partir ou qui étaient restés, retenus forcément (*retenuti a forza*) par celui qui, pensant bien faire en obéissant au commandement des autres (du vice-

Deux des églises détruites, celle de S. M. del Carmine, et celle della Virgine del Rosario, renfermaient environ cinq cents personnes qui avaient préféré y attendre la mort ou le salut, et ne se joignirent pas à la colonne. Toutes périrent également. Furent sauvées, toutes celles qui s'étaient réfugiées dans l'église des PP. fransciscains.

---

roi), préféra perdre la vie, avec plus de 150 personnes enlevées par le liquide infernal, que de faire un coup de tête. »

Bulifon est plus sévère dans ce texte : *il quale* (*le gouverneur*), *volendo demostrare una sciocca temerita, piu tosto que una necessaria costanza, non volle que niuno si partisse.* (Voulant montrer une folle témérité plutôt qu'une fermeté necessaire, ne voulut pas que personne partît).

Suivant Sorrentino, quand les premières détonations et autres phénomènes de l'éruption se manifestèrent, les Torrésiens s'enfuirent vers Naples : il en resta un millier à la Torre qui ne partirent point à cause de la défense d'entrer dans la capitale, *e non perche il governador del luogo corraggioso era, gli avesse retenuti, come tutti gli altri scrittori di tal funesto accidente avvisaronsi...* (et non parce que le gouverneur de la ville, homme courageux, les avait retenus, comme le mentionnent tous les historiens de ce si funeste événement.)

Il y a ici, nous semble-t-il, confusion et mal entendu. Ce n'est pas le mardi 16, que les historiens accusent le gouverneur de la Torre d'avoir retenu les habitants, mais bien le mercredi 17, lorsqu'il revint de Naples et que les portes de la capitale étaient ouvertes à tout le monde.

Sorrentino, qui exagère le nombre des personnes englouties par la lave avec le gouverneur, ne dit pas un mot de celles qui trouvèrent la mort dans les églises et dans les maisons. Il passe aussi sous silence les nombreux habitants qui revinrent la veille du pont de la Madeleine, où le passage était interdit : il est assez singulier que cet historien, qui était Torrésien, n'ait pas été plus précis et plus exact. A la vérité, il n'a pu écrire sur ces faits que par ouï dire, sa naissance étant postérieure à 1631.

Nous avons adopté le chiffre de 2,000 victimes mentionné par Giuliani, que ses fonctions de secrétaire de la ville de Naples ont dû mettre en position de connaître la vérité.

Sorrentino raconte qu'elles se nourrirent, jusqu'à leur délivrance, des animaux à moitié brûlés que les laves charriaient le long de l'édifice. Mais le nombre des victimes, comme nous le voyons par la note, ne s'arrêta pas aux chiffres que nous venons de citer.

Pendant que ces tragiques événements se passaient à Torre del Greco, la lave, sur une étendue de deux lieues, brûlait et ensevelissait une grande partie des terres. Un vaste torrent descendit dans la direction de Portici, se divisa en deux larges branches dont l'une alla détruire ce qui restait de S.-Giorgio a Cremano, pendant que l'autre, après avoir circonvenu l'église de N.-D. de Pugliano, se bifurqua, à son tour, un peu au-dessous de cette église; une partie alla au Granatello, où elle s'avança de 400 mètres dans la mer, occupant, dans son parcours, tout l'espace recouvert aujourd'hui par les parcs royaux, et brûlant quelques maisons de Portici. L'autre branche détruisit de fond en comble une grande partie de Resina sans atteindre la chaussée royale. Un petit torrent, de 60 mètres de front, s'arrêta un peu au-dessous de la grande chaussée, où est aujourd'hui la villa Riario. Vers le point de la côte nommé *la Scala,* se dirigea un puissant torrent qui se divisa en trois branches, dont deux allèrent s'éteindre dans la mer, le troisième ne faisant que traverser la chaussée, près de la Torre. Immédiatement au delà de cette ville, une grande partie des terres furent préservées, et il n'y coula qu'un petit torrent, dévié, en deçà de la colline des Camaldoli. Mais au delà de ce monastère, la masse des laves fut d'une telle énormité qu'elle forma deux larges fleuves de plus de 1,300 mètres de largeur, lesquels roulèrent sur la contrée et jusqu'à 200 mètres dans la mer, détruisant dans leur course la plus grande

partie de Bosco tre Case et Torre Annunziata presque entière (1).

---

(1) Ici nous sommes forcé de nous séparer des historiens qui ont écrit sur l'éruption de 1631. Cela pourra paraître téméraire, mais on comprendra pourtant que nous ne puissions récuser le témoignage de nos sens et admettre que des laves auraient coulé là où il n'en existe pas un atome. Les auteurs du temps, entre autres Recupito et Carafa, parlent de sept grands torrents de laves (ou d'une matière analogue), dont l'un aurait ravagé Massa, Pollena et une partie de Saint-Sébastien. Nous avons constaté, sur les flancs du Vésuve, l'existence de huit vastes torrents de laves, plus deux de 60 mètres de largeur. D'un autre côté, nous nions d'une manière absolue que la lave ait coulé en 1631 vers Massa et Pollena, pas plus qu'à Pietra Bianca, ni à S. M. del Soccorso. Voilà donc trois torrents de laves à déduire, selon nous, des sept des auteurs, ce qui réduirait ceux-ci à quatre principaux pour répondre aux huit que nous représentons sur notre carte. On voit qu'il s'agit ici d'une erreur si considérable qu'elle demande à être élucidée et prouvée.

D'abord, il faut partir de ce fait, que les historiens de 1631 n'avaient aucune connaissance, même historique, de laves incandescentes et fluentes. Pas un seul historien, depuis l'antiquité jusqu'à leur époque, n'a suffisamment décrit cette matière volcanique. Ils ont donc pu facilement confondre les torrents boueux avec les coulées laviques, surtout si certains de ces torrents aqueux étaient chauds, comme on le rapporte, et exhalaient dans leur course de la vapeur d'eau, très-visible en hiver. Nous avons dit que les laves coulèrent entre dix heures et midi, et, bien que le jour fût très-obscurci, on pouvait distinguer les arbres et débris qu'elles incendiaient sur leur passage, mais fort peu leur clarté propre, comme elle apparaît la nuit. D'un autre côté, les terribles ravages exercés sur le pays, l'obstruction de tous les chemins, la consternation générale, en un mot, empêchèrent les auteurs d'aller étudier, sur les lieux, ces dangereux phénomènes. Nous ne voyons que Braccini, faisant, seulement le 13 février, le tour du Vésuve, par le grand chemin déblayé ou restauré, et ne s'en écartant guère. Il semble dire, par exemple, que Résina a peu souffert, parce que, suivant la grande chaussée, il y a vu debout les maisons qui la bordaient. S'il eût pu monter vers Pugliano, il eût vu les deux tiers de Résina détruits de fond en comble. Les laves qu'il a traversées sur la route étaient déjà en partie brisées par les ouvriers et aplanies un moyen de remblais, tandis que sur le pays, les pluies de cendres avaient recouvert les torrents laviques d'un manteau gris uni-

Et qu'on se garde de croire que cette incroyable masse

---

forme, qui empêchait de les reconnaître des alluvions. « La campagne, écrit-il, depuis Torre Annunziata jusqu'à Résina était toute rasée et recouverte de cendres, qui, dans certains endroits, s'étaient élevées à plus de douze palmes. » L'auteur a pourtant traversé, pendant le trajet qu'il indique, près de deux kilomètres de laves, sans qu'il en dise un mot et sans même paraître s'en douter. Les a-t-il confondues avec les pierres et débris roulés par les torrents boueux, c'est ce que nous n'oserions affirmer; quoi qu'il en soit, on comprendra combien de sujets d'erreur ont dû naître, au milieu d'une telle catastrophe, de l'état peu avancé de la science et de la difficulté d'étudier de près les phénomènes de l'éruption.

La lave était si peu connue, que nous voyons, dans les auteurs contemporains, une incroyable confusion dans les termes par lesquels ils spécifient les divers torrents, à tel point qu'il est impossible de s'y reconnaître. Ce sont les dénominations, comme mises au hasard, de *cenere infuocata*, désignation la plus fréquente et qui n'exprime rien de réel; *torrens igneus; torrens cineris; torrens bituminis; eluvione.* Le P. della Torre, en 1755, imprime encore ceci à propos des quatre seules gravures, à vol d'oiseau et copiées les unes des autres, qui existent de l'éruption de 1631 :

« Outre le torrent sorti de la nouvelle bouche, on en voit encore (dans les quatre gravures) un autre qui sort de la cime du Vésuve. Ce dernier, probablement, ne fut pas de la matière bitumineuse et dure (*della materia bituminosa e dura*), mais de cette cendre enflammée (*cenere infuocata*) que l'on trouve, dans les relations de cette éruption, avoir couru comme des fleuves à travers la campagne. »

Que signifie ce passage? si l'on veut désigner de la lave, comment la reconnaître dans le mot *cendre?* si l'on veut parler de torrents boueux, que signifie le mot *enflammée?*

Braccini va même jusqu'à chercher une assimilation de la lave avec la foudre (*folgore*), « si ce n'est pas tout un et d'une même matière » ajoute-t-il. Il raconte que dans la maison du conseiller Flamminio, à Santo Jorio, a Cremano, où il y avait de la paille dans la première chambre, ces *cendres enflammées* (*cenere infuocata*) et langues de feu (*lingue di fuoco*) la laissèrent intacte, mais entrant dans la seconde chambre, elles consumèrent tout ce qui s'y trouvait (*Dell' incendio fattosi nel 1631.*)

Au milieu d'une pareille confusion, il ne nous restait qu'une chose à

de matière volcanique s'est répartie surtout en superficie;

---

faire; aller sur les lieux, rechercher péniblement et longuement dans les caves, les puits, les trous de vignes et les ravinements, s'il y avait trace de laves ou seulement alluvions. Voici le résultat, de nos recherches sur les points contestés :

A Pietra Bianca, il ne vint pas de lave, mais bien un torrent d'eau chargé de cendres, de pierres et de débris. Il suffit d'aller au bord de la mer pour y constater les lits de cendres anciennes et l'absence totale de lave.

A S. M. del Soccorso, bien qu'il y soit aussi question de *feu*, dans certains auteurs, il n'y eut pas de lave. Nous avons exploré avec soin le rivage, les caves et les puits du voisinage : il ne vint là que des torrents d'eau boueuse qui ont tellement obstrué le terrain, que l'église est restée à un niveau inférieur à celui de la chaussée actuelle de Naples. Voici, du reste, une inscription du temps, que nous avons copiée dans le cloître attenant à cette église, et qui confirme notre assertion.

Viator seste, lege, obstupesce.
Ora Veseva flagrat flamma dum tota Veseva
Flammatesq. furit mons inimicus, aquis aedem
Hanc immunem servavit, prodigiosa ante fores
Acta virgo beata trabe immunes o mirum istas
Servavit, et aedes ignem, atque eluviem pellere
Visa manu est die XVII mensis decemhris.
MDCXXXI.

Il n'y eut donc là que des alluvions provenant du Vésuve, et s'il est question de feu dans l'inscription, c'est qu'on voyait du feu partout, et qu'on ne semblait pas comprendre qu'il pût y avoir ravages volcaniques sans la participation du feu.

A St-Sébastien, Massa, Pollena et la Madone de l'Arc, notre tâche était plus ardue. Nous avions à faire là des recherches sur de plus grands espaces.

D'abord, au point de vue géologique, l'aspect du pays indiquait l'absence des laves; mais cette indication pouvait induire en erreur, et nous en tînmes peu compte.

En second lieu, il n'y avait pas une seule scorie sur les murs des jardins et vignobles, tandis que nous en avions vu partout sur les murs, là où des laves existent.

Dans les puits que nous examinâmes, il ne paraissait point de laves. Elles

l'épaisseur de ces laves était proportionnée à leur péri-

---

y sont toujours apparentes, parce que leurs cassures irrégulières s'opposent à une maçonnerie et qu'elles en tiennent lieu.

Les nombreux paysans, vignerons, etc., que nous consultâmes nous déclarèrent tous qu'ils ne connaissaient pas de lave sous leurs jardins et qu'il n'y avait d'autre torrent de lave à St-Sébastien, Massa ou Pollena que le torrent de la Cercola, de 1855.

Malgré tous ces faits probants, nous ne voulûmes pas terminer nos recherches avant d'avoir interrogé les moines du couvent de la Madone de l'Arc. Il y a des laves dans leur puits, mais à une si grande profondeur qu'il est impossible de les apercevoir, et qu'ils ne purent me donner le chiffre de cette profondeur, même approximativement. Cette lave est, selon eux, beaucoup plus ancienne (*antica*) que 1631, et, du reste, les historiens de la grande éruption disent positivement que les matières fluentes, provenant du Vésuve, s'arrêtèrent contre un monticule voisin, sans atteindre le monastère.

Il ne peut donc nous rester de doute à ce sujet, et on pensera, comme nous, qu'il faut aussi définitivement biffer, de l'éruption de 1631, les laves de Massa, Pollena et San Sebastiano.

Au reste, sommes-nous bien en droit de dire que nous nous mettons ici en désaccord avec tous les auteurs du temps? Par le vague et la confusion qui règnent dans leurs récits, on a pu leur attribuer des idées qu'ils n'ont pas eues, et entrer dans des interprétations forcées. Si Mascoli parle d'alluvion à Pollena (*Pollena eluvione prope tota demersa atque obruta*), il semble bien indiquer des laves à Massa (*torrens bituminis*). Braccini, cependant, ne paraît pas en avoir vu dans cette localité, ni aux environs, pendant son voyage d'exploration :

« A San Sebastiano, Massa, Pollena et Trocchia, écrit-il, les maisons étaient plutôt recouvertes de cendres et défoncées que détruites... » Avant d'arriver à la Madone de l'Arc, il trouva un vallon très-profond formé par un courant d'eau, et sur le bord, de grosses pierres. « L'église de la Madone et les fermes environnantes étaient seulement recouvertes de cendres sans autres dommages. »

Il n'est là nullement question de laves, et Braccini écrit cela *de visu*. Rien n'indique que Mascoli ait été y voir.

Voici enfin un autre témoin oculaire, Ascanio Rocco, qui s'était refugié dans l'église de la Madone de l'Arc, et qui vit le torrent descendre par le Fosso della Vetrana et le Fosso Faraone. « Il venait d'en haut, dit-il, avec

mètre, et encore aujourd'hui, sur beaucoup de points où on peut les voir à nu, elles présentent 20 et 30 pieds de puissance (1)!

Il faut s'arrêter devant l'indescriptible tableau des désastres produits par de tels torrents, parcourant, en moins de deux heures, l'espace qui sépare les cratères de la mer (2).

---

des éclairs et la foudre (*saette e baleni*) et il s'arrêta près d'une ferme de la Madone de l'Arc dite: *li Galitti*, où il forma une petite montagne de pierres et d'arbres qu'il avait transportés d'en haut. »

Nous ne voyons rien là non plus qui indique des laves, mais bien plutôt un torrent boueux charriant des débris et des pierres. Les éclairs et la foudre se manifestaient partout, et jusque dans l'église même, comme nous l'avons vu. L'électricité joua un rôle considérable dans l'éruption de 1631, et il serait même difficile d'expliquer la chute de grosses pierres à de grandes distances sans son intervention.

La petite carte d'Auldjo, indiquant sur San Sebastiano, Massa et Pollena, un grand torrent de laves, fait donc une grave erreur sur ce point, comme sur tant d'autres, et il en sera toujours ainsi de tous les travaux topographiques exécutés d'après des textes et dans le cabinet.

(1) Il est resté des malheurs de cette époque, une magnifique et inépuisable pierre à bâtir pour la postérité. Naples est dallé avec la lave de 1631. On l'emploie aux chambranles et aux frontons des portes et des croisées; on en taille des tables, des bancs, etc. Elle est propre à tous les usages du marbre dont elle est susceptible de recevoir le poli.

(2) Nous n'avons pu trouver dans les historiens anciens de renseignements précis sur le temps que mirent les laves à parcourir l'espace situé entre le Vésuve et la mer. Carafa seul dit que le mercredi, à la 17[e] heure, les torrents de cendre jaillirent du cratère : *cineris torrentes ex voragine eruperunt.* Or, la 17[e] heure correspond à 10 heures du matin, et les torrents d'eau se répandaient dejà dès 9 heures. (Braccini). Il ne peut donc être question ici que des laves, que l'auteur ne désigne pas, du reste, autrement que par *liquati cineris torrenti; incensi cineris torrenti; igniti fluvii.* La gravure de Mascoli porte inscrit près du torrent sortant du cratère supérieur : *Torrenti di cenere infuocata.* C'est là la désignation la plus habituelle des auteurs de cette époque, pour les laves, dont ils n'avaient aucune connaissance, et ce n'est que soixante ans plus

Les maisons détruites; les terres dévastées pour plus d'un siècle; les angoisses suprêmes des nombreux habitants surpris par ces fleuves de feu: les cris des innombrables animaux atteints par les laves, tout cela devait former un spectacle horrible; mais il n'y eut guère que les victimes qui le virent. Ceux qui survécurent s'étaient réfugiés loin du théâtre des ravages, à Naples, Castellamare, etc.

Les auteurs du temps nous racontent pourtant quelques épisodes : un père vit la lave lui enlever ses deux enfants qu'il tenait dans ses bras, et lui restant vivant! Un homme qui fuyait dépassa deux carrosses remplis de monde et entourés d'un groupe de personnes se dirigeant vers Naples. Cet homme s'étant retourné, à quelque distance, ne vit plus ni gens ni carrosses, mais seulement la route inondée de laves... Une femme, en état de grossesse, surprise par un des torrents, donna le jour, dans ce moment suprême, à un pauvre petit être qui n'entra dans la vie que pour subir aussitôt la mort. A Torre del Greco, un certain nombre de personnes furent trouvées comme endormies dans les maisons avec leurs vêtements intacts et tous les organes internes brûlés; mais que d'affreux drames nous connaîtrions si les morts pouvaient parler!

Les historiens citent d'autres faits étranges.

---

tard que Bulifon les décrit le premier, avec plus de clarté et de précision.

D'un autre côté, on sait que les torrents de laves du mercredi parvinrent à la mer vers midi ... *e seguiterono a scorrere infino alle* 19 *ore*..., écrit Braccini. La 19e heure correspond à midi, cela donne deux heures pour le trajet parcouru.

Cette vitesse peut être considérée comme extraordinaire. On cite, comme une des plus rapides, la lave de 1794, qui ruina une seconde fois Torre del Greco. Elle parcourut l'espace de trois milles d'Italie en deux heures. Or, nous voyons que les laves de 1631 franchirent une distance moyenne de quatre milles dans le même espace de temps.

Non-seulement autour du Vésuve, mais encore dans les provinces jusqu'à Molise et la Capitanate, de nombreux oiseaux, couverts d'eau et de cendres, tombèrent morts ou mourants sur le sol. Les bestiaux épouvantés fuyaient de tous côtés, et leurs mugissements se mêlaient aux aboiements des chiens et aux hurlements des loups. Pour les habitants de ces provinces, ces phénomènes effrayants de l'obscurité au milieu du jour, de la pluie de cendres, des bruits lointains et des clartés qu'ils apercevaient dans le ciel, tous faits dont la cause leur était inconnue, portaient dans leur âme une terreur telle qu'ils croyaient aussi que la fin des temps était arrivée.

A Naples, vers l'heure où les laves atteignaient le rivage, c'est-à-dire au milieu du jour, l'obscurité était, suivant Celano, semblable à celle de la nuit. On voyait de cette ville brûler en mer les arbres et débris que la tête des torrents laviques y avait charriés, et on crut un moment que c'étaient de nouvelles bouches volcaniques qui s'étaient ouvertes sous les eaux.

Le cardinal-archevêque, à la vue de tant de malheurs croissants, ordonna une seconde procession solennelle pour une heure après midi. Elle ne put sortir qu'à trois heures à cause de la grande pluie qui ne cessait de tomber depuis dix heures du matin. Le cardinal, revêtu de tous ses insignes épiscopaux, voulut y assister malgré l'inclémence de la température. Outre les autorités, une grande partie de la noblesse et les congrégations firent partie du cortége, qui se rendit d'abord à la cathédrale, d'où le sang de saint Janvier fut extrait et porté religieusement jusqu'à l'église de S. M. de Constantinople, désignée dans l'itinéraire de la procession. Arrivé près de la porte de Capoue, on remarqua une nuée de cendres qui cachait le Vésuve et

s'acheminait vers Naples. Le cardinal bénit trois fois le volcan avec le sang de saint Janvier, et on vit, racontent plusieurs historiens du temps, la nuée se diriger du côté de la mer.

Pendant cette journée du 17, comme on le sut plus tard, les matières arénacées connues sous le nom de cendres (1), et qui furent vomies par le Vésuve, couvrirent d'immenses régions et y portèrent l'étonnement et l'effroi. Le nuage traversa l'Adriatique et passa sur la Dalmatie, continuant sa marche vers l'orient. Il tomba des cendres à Cattaro, dans les villes de Gradichi et d'Acrio, où elles formèrent une couche de quatre doigts d'épaisseur : dans l'île de Négrepont, dans les golfes de Zeituno et de Volo, et en mer, à 100 lieues au sud de ce dernier; enfin, à Constantinople, où la terreur fut grande à la vue de ce prodige.

Le jeudi 18, dès le point du jour, il tomba une pluie fangeuse, l'atmosphère étant encombrée de poussière. Le Vésuve ne cessa pas de lancer des flammes, de la fumée,

---

(1) Pour être mieux compris de tous, nous avons employé le mot *cendres*, généralement usité par les historiens, bien qu'en réalité, il n'ait pas plus de raison d'être que celui de sables, graviers ou poussières. Ces substances incohérentes, plus ou moins fines et de couleurs variées, qui pleuvent sur le sol dans les grandes éruptions, sont d'une composition minéralogique très-complexe. Les principales substances qu'on y rencontre ordinairement, sont :

le peroxyde de fer,
le pyroxène,
l'amphigène,
le mica.

Quand ces matières arénacées sont plus grossières, les petits fragments de laves et de scories y dominent d'une manière visible.

des matières arénacées et des pierres incandescentes. La fumée dut s'élever à de grandes hauteurs, car Braccini en évalue l'altitude au chiffre fabuleux de 35 milles italiens. Il faut ici tenir compte de l'état de la science à cette époque.

On ressentit, dans la journée, trois secousses de tremblement de terre, qui s'étendirent à de grandes distances, et la montagne fit entendre des bruits étranges comme des mugissements. Au milieu d'un voile presque constant de fumée, de poussière et de pluie, on crut néanmoins voir couler un liquide du sommet du volcan.

A Naples, on continua, le 18 et les jours suivants, les prières publiques et les processions. Les églises étaient encombrées de malheureux réfugiés qui y avaient cherché un asile contre le froid et la pluie, ou qui voulaient mourir en lieu saint; mais la foule y était telle que ceux qui se trouvaient au fond des nefs étaient dans l'impossibilité de sortir, surtout la nuit. La plume se refuse à d'immondes détails... Des miasmes infects remplissaient ces temples, au point que le sacrifice divin y devint impossible.

On vit, ce jour, dans Naples, un singulier spectacle. Un cortége nombreux de filles publiques, les pieds nus, les cheveux coupés, une corde ou une chaîne de fer au cou, parcourut les rues de la ville, précédé d'un christ, auquel ces filles avaient suspendu leurs chevelures, comme un témoignage de la victoire qu'elles avaient remportée contre les œuvres du démon. Ces malheureuses s'étaient vêtues de guenilles et se meurtrissaient le visage, implorant à haute voix, au milieu de leurs sanglots, la miséricorde divine. Ce spectacle lamentable, écrit un contemporain, fit rentrer en eux-mêmes beaucoup de pécheurs endurcis qui revinrent à résipiscence.

Cependant, le long du littoral, des milliers de malheureux, échappés à la mort et réfugiés en grande partie dans les églises, se voyaient privés de toute ressource. Leurs maisons et leurs terres étaient ruinées, et, dans leur désespoir, privés de pain et de travail, ils regrettaient presque de vivre. Le vice-roi comprit la grandeur de tant d'infortunes et envoya, sans retard, dès le vendredi matin 19, deux galères et un grand nombre de bateaux, pour recueillir ceux qui se trouvaient dénués de toute ressource et les amener à Naples. Le marquis de Campi et don Francesco Salzado furent chargés de cette expédition. Ils laissèrent à Torre del Greco une galère et les bateaux, et avec la seconde galère se rendirent à Torre Annunziata. Ils ne trouvèrent dans cette bourgade, presque détruite, que trois hommes : deux frères capucins, et un domestique du prince de Botera occupé à embarquer les effets les plus précieux de son maître. Les deux capucins furent reçus sur la galère, qui retourna à Torre del Greco. Là, se présentait le spectacle le plus lamentable. On transportait sur les bateaux, au milieu de gémissements et de cris de douleur, une foule de malheureux, ayant, les uns les pieds brûlés, d'autres les mains, etc. Plusieurs agonisaient, le corps couvert d'affreuses plaies. Outre ces douleurs physiques, ceux qui n'avaient pas été atteints par les laves, pleuraient, celui-ci un père ou une mère, celui-là un fils, une fille ou une sœur... On évaluait à 2,000 le nombre des victimes ensevelies sous la lave, la cendre, les maisons et les églises !...

On recueillit ce jour, le long de la côte, et on emmena à Naples 4,000 de ces malheureux sans asile, ou ayant fui leur demeure. La charité privée ne faillit pas à cette grande misère, et nombre de personnes généreuses prirent chez

elles de pauvres réfugiés. Après quelques jours, les esprits s'étant un peu rassurés, le plus grand nombre des personnes qui s'étaient sauvées à Naples quittèrent successivement la ville, où il n'en resta plus que 2,200 privées de toute ressource. Une partie fut logée au vieux lazaret de Saint-Janvier, une autre partie à l'hôpital des Pèlerins et dans les écoles publiques, qu'on destina spécialement aux femmes. Tous ces infortunés furent alimentés par la sollicitude des autorités et par la charité privée. Les PP. chartreux leur envoyèrent, jusqu'à la fin de janvier de l'année suivante, époque où ils furent congédiés, cent pains et trois barils de vin chaque jour (1).

Pendant que le marquis de Campi et don Salzado partaient par mer, l'élu du peuple de Angelis et plusieurs membres *della salute* partaient par terre pour aller ensevelir les cadavres dont on craignait l'infection, et pour travailler au déblaiement de la route. Ils s'étaient fait accompagner par 150 sapeurs terrassiers et par 600 hommes de la tannerie, connus pour leur vigueur et leur hardiesse dans le péril.

A l'église Notre-Dame del Soccorso, commençait l'encombrement produit par les torrents d'eau boueuse. On travailla avec une telle ardeur, à la pelle et à la pioche, qu'avant la nuit les voitures pouvaient arriver jusqu'à Resina. Les laves du Granatello étaient encore brûlantes à l'intérieur, mais leur superficie était refroidie. On brisa leurs aspérités et on les recouvrit de terre et de matières

---

(1) Outre ces malheureux, la ville de Naples fournissait aussi les vivres à six cents personnes sans asile et qui s'étaient réfugiées dans l'église de Notre-Dame del Arco.

alluviales, établissant par des remblais deux pentes praticables aux voitures.

Pendant que ces travaux s'exécutaient, on donna la sépulture à 15 cadavres gisants aux environs de S. M. del Soccorso et à 100 autres victimes trouvées dans douze maisons plus ou moins ruinées par les eaux. On enterra aussi, après les avoir recouverts de chaux, les cadavres de nombreux animaux, parmi lesquels Giuliani cite des cerfs, des sangliers et des loups.

Ce jour du 19, le Vésuve parut se calmer un peu, et les vapeurs ayant dégagé son sommet, on vit avec étonnement que le grand cône était considérablement diminué de hauteur, en même temps que le cratère supérieur avait acquis une dimension énorme.

Le lendemain samedi, 20 décembre, les commissaires *della salute* et les hommes de la tannerie retournèrent à leurs pénibles travaux. Ils se divisèrent en deux bandes, dont l'une se dirigea vers Torre del Greco, et l'autre vers Notre-Dame del Arco, située au delà des villages de S.-Sebastiano et Massa. Les premiers eurent à rétablir, au delà de Resina, le passage sur quatre torrents de laves, qui avaient traversé la grand'route, et pendant ce court trajet d'une demi-lieue, ils durent inhumer au delà de cent cadavres. A Torre del Greco, ils n'eurent pas beaucoup de morts à ensevelir parce qu'ils étaient presque tous sous la lave, la cendre ou les ruines des maisons, où on trouva prudent de les laisser, de crainte d'infection; mais ceux qui n'étaient pas enfouis inspiraient la pitié et une profonde tristesse. Les uns avaient les jambes prises dans la lave, le corps convulsivement renversé en arrière. D'autres étaient plongés presque entièrement dans la matière volcanique; on voyait des corps tordus et des visages con-

tractés par la souffrance. Il y en avait qui se tenaient encore, après la mort, étroitement embrassés, et qu'on inhuma ainsi. Mais ce qui était affreux, c'était l'enlèvement de ces corps en partie brûlés, et qui se détachaient par lambeaux de la lave durcie.....

La seconde bande d'ouvriers prit le chemin de N.-D. del Arco, qu'encombraient d'énormes amas de matières alluviales, cendres, pierres, arbres et débris de toutes sortes. Malgré la tempête qui sévit une partie du jour, ils travaillèrent avec tant d'ardeur, qu'ils parvinrent jusqu'au village dévasté de S.-Sebastiano, et enterrèrent dans seize fosses profondes une quantité considérable de moutons, noyés par les torrents d'eau du mercredi précédent.

Pendant la nuit du samedi au dimanche, cinq forts tremblements de terre vinrent encore successivement semer l'épouvante et causer aux édifices de nouveaux dommages.

Le dimanche 21, la tempête commencée la veille ne fit que s'accroître. Malgré l'extrême violence des coups de vent et quelques légères commotions souterraines, les commissaires *della salute* et les braves ouvriers tanneurs voulurent continuer leur tâche inachevée. Ils travaillèrent tout le jour et parvinrent, avant la nuit, à déblayer la route de S.-Sebastiano jusqu'à l'église de N.-D. del Arco, de manière à permettre le passage aux chariots. En même temps on continuait à ensevelir les morts : on en enterra 44 près du village du petit Portici dont il ne restait pas dix maisons debout, les torrents d'eau boueuse ayant détruit toutes les autres ainsi que l'église.

Le lundi 22, les travaux et les recherches continuèrent; on ensevelit encore 95 victimes, et une quantité

considérable d'animaux sauvages et domestiques, qui furent trouvés vers Portici et Resina. D'autres cadavres humains furent aussi trouvés vers N.-D. del Arco, Somma, etc.

Le mardi 23 marqua la première semaine écoulée depuis le commencement de l'éruption. Le Vésuve ne discontinuait pas, avec des phases diverses, de vomir des flammes, de la fumée, des cendres, et, par intervalles, des pierres brûlantes. Les matières arénacées, lancées par le volcan, contenant des substances caustiques, recouvraient et brûlaient à la fois les feuilles ou bourgeons des végétaux épargnés par les torrents d'eau et de lave : l'année suivante fut frappée partout de stérilité.

Le 24, une grande tempête, accompagnée de pluies intenses, sévit surtout dans la partie septentrionale de la Campanie. De nombreux torrents d'eau descendirent des montagnes de Lauro, de Visciano, d'Avella, d'Arienzo, d'Arpaya, du Monte Virgine, torrents qui entraînèrent les cendres dont le Vésuve avait recouvert ces montagnes, et causèrent les plus grands ravages. Ceux des monts de Visciano et de Lauro vinrent achever de combler la plaine de Palma, qui présenta des accumulations de matériaux de plus de quatre mètres d'élévation.

Des personnes qui, ce jour, venant de la Pouille, arrivèrent à Marigliano, furent deux fois couvertes d'un sable mouillé qui paraissait du sable de mer. La pluie ne commença, à Naples, que le soir.

Les 25 et 26 décembre, l'éruption continua sans incidents nouveaux.

Le 27, un nouveau fléau, la disette, menaça la capitale. Le pain manquait; les ruisseaux qui faisaient mouvoir les nombreux moulins à farine, notamment près de Torre

Annunziata, étaient comblés, taris ou déviés de leurs cours. Ces faits étant venus à la connaissance du vice-roi, il envoya, malgré le mauvais état de la mer, quatre galères à Castellamare et à Gragnano, afin d'y faire moudre du blé, dont heureusement les magasins de la ville étaient suffisamment pourvus (1).

Le dimanche 28, une partie du bord du grand cratère s'écroula et, ce même jour, un large torrent d'eau descendit du Vésuve avec impétuosité, bien qu'il ne fût pas tombé de pluie depuis quelque temps. Beaucoup de personnes crurent que cette eau provenait de la mer, par des crevasses souterraines, résultant des tremblements de terre. Il y avait même des gens qui affirmaient avoir vu sur le trajet du torrent des algues, des coquilles marines et des poissons cuits. Le P. della Torre n'admet pas ce fait et pense que ces gens se sont trompés : « Erreur bien excusable, dit-il naïvement, puisque, outre les désastres qui les avaient frappés et abasourdis, ils étaient encore aveuglés par la cendre et la fumée qui obscurcissaient l'air. » Ce qui contribuait encore à entretenir cette croyance, c'était la continuelle agitation de la mer. (Voy. la note de la page 27.)

Le 29, on pouvait distinguer le bruit du bouillonnement souterrain de la montagne, et la mer était très-mauvaise. Tout à coup, on entendit jusqu'à Naples un grand bruit, comme celui qu'eût produit l'écroulement du cône tout entier, et des marins, qui longeaient la côte, virent un corps, qu'ils comparèrent à une énorme poutre, lancé par le Vésuve, avec une telle puissance, qu'il alla tomber vers Marano; puis un deuxième corps semblable, envoyé dans

(1) Il restait encore dans les magasins de la ville, 30,000 tomolos de blé. Un hectolitre représente 1,80 tomolo.

une autre direction, alla se précipiter dans la mer. La montagne se couvrit d'épaisses vapeurs et de cendres, au travers desquelles on apercevait toujours le feu.

Le 30, on prétendait sentir à Torre del Greco l'odeur des cadavres. Vérification faite, il fut reconnu que l'odeur provenait du Vésuve. Ce jour le sol fut fortement agité.

Le 31, deux nouveaux torrents d'eau se précipitèrent de la montagne, l'un vers Resina et l'autre vers Ottajano. L'eau en était chaude et plus claire, peut-être parce que les torrents précédents avaient lavé le sol. Chose étrange, le temps était serein; la nuit suivante, il survint un violent orage, et l'année 1631 finit au milieu des éclats de la foudre.

L'année 1632 s'ouvrit sans apporter même l'espérance d'une sécurité prochaine. Le Vésuve continuait son œuvre de dévastation.

Ce jour du 1er janvier, le volcan lança, avec des bruits souterrains, de grandes flammes et une fumée épaisse à une hauteur considérable. Vers les quatre heures du soir, un tremblement de terre, plus fort encore que ceux qui l'avaient précédé, se fit sentir, et fut suivi, peu après, d'une pluie de cendres abondante qui dura jusqu'au lendemain à onze heures. On n'en avait pas vu de semblable depuis le 17 du mois précédent; cette cendre fine affectait surtout les yeux.

Le lendemain, 2 janvier, un nouveau tremblement de terre, plus violent que celui de la veille, vint épouvanter les Napolitains; il semblait que la ville entière allait s'écrouler....

Le 7 janvier, dix-huit personnes se trouvaient réunies à l'auberge du *Chêne*, entre S.-Sebastiano et N.-D. del Arco, lorsqu'un trait de feu fulminant vint les atteindre :

tous furent tués sur le coup. Braccini, qui rapporte ce fait, nous laisse ignorer si cette étincelle électrique provenait du Vésuve ou des nuages pendant un orage.

Les phénomènes volcaniques, variant de nature et d'intensité, se succédèrent ainsi avec une tendance graduelle à s'apaiser, pendant plus de deux mois encore. Le 3 mars, il y eut de nouveau des écroulements partiels du bord du grand cratère, et, le 22 du même mois, une recrudescence de tremblements de terre.

Le 12 mai, on ressentait encore de légères secousses souterraines.

Le grand cône, mesuré après l'éruption, par Braccini et deux géomètres, s'était abaissé de 168 mètres. Il était auparavant de 60 mètres plus élevé que la Somma, et se trouvait descendu à 108 mètres au-dessous. La circonférence du cratère, qui, avant l'éruption, n'avait pas même deux kilomètres, avait atteint le chiffre énorme de 5,043 mètres (1)!

Le froid de l'hiver de 1631-1632 fut extrême, sauf quelques jours de sirocco au commencement de l'éruption. Les rigueurs de la température vinrent ainsi, dans cette année fatale, mettre le comble aux misères des populations.

. . . .

. . . .

Nous venons d'exposer les diverses phases de la grande éruption de 1631, ainsi que les principaux événements qui

---

(1) Suivant Carafa, le cratère, après l'éruption, présentait une circonférence de 2,951 pas géométriques, ou 4,840 mètres. Braccini, le 13 février 1632, évalua cette même circonférence à quatre milles d'Italie, ce qui ferait 7,408 mètres. Entre ces extrêmes, nous avons donné la préférence au chiffre de 5,043 mètres, adopté par M. Scacchi.

en furent les conséquences. Pour ne pas obscurcir notre récit, nous n'avons fait qu'esquisser, par quelques traits rapides, les dommages causés par le volcan; mais notre travail serait incomplet si nous ne présentions pas maintenant, dans toute sa grandeur, le sinistre tableau des dévastations qui désolèrent et ruinèrent la contrée.

Cette belle Campanie, avec son doux ciel, ses champs si fertiles, son air si salubre, n'était plus qu'un affreux désert couvert de laves, d'alluvions, de cendres et de pierres. La végétation tout entière avait disparu, détruite ou recouverte de matières arénacées. Une multitude de cadavres d'animaux gisaient sur ces mornes plaines, infectant l'air de leurs miasmes putrides, et, çà et là, un peu de fumée, s'exhalant des laves mal éteintes, laissait seule une apparence de mouvement à ce vaste champ de mort. Au nord du Vésuve, une véritable mer de trois lieues d'étendue s'offrait aux regards contristés (1).

On connaît déjà sommairement les ravages dont fut victime Torre del Greco. A peine le tiers de la ville resta debout. L'église paroissiale, celles de N.-D. del Carmine, de S. M. del Popolo, de S. M. del Rosario, celle des moines du Monte Virgine, du couvent des Capucins, furent détruites. On ne pouvait plus même retrouver la place des deux églises del Carmine et del Rosario, dans lesquelles environ cinq cents personnes avaient trouvé la mort et un

(1) Les cendres s'accumulèrent avec une telle abondance, que dans beaucoup d'endroits autour du Vésuve, et jusqu'à Ariano, à 12 lieues du volcan, elles présentaient des épaisseurs de 3 à 6 mètres; et nous restons ici dans les limites d'une grande modération, puisque Mascoli rapporte qu'elles atteignirent le niveau des toits : *cineres in tantam altitudinem excrevere, ut aequent ipsa tecta...* A Naples, suivant le duc della Torre, les cendres s'élevèrent à presqu'une palme de hauteur ($0^m,26$).

perpétuel tombeau. Le plus grand nombre des maisons avaient été arrachées de leurs fondements ou bien recouvertes de laves et de cendres, au point qu'on voyait à peine leur toit ruiné. Les édifices et maisons, échappés à une destruction totale, étaient en partie démantelés ou lézardés.

Torre del Greco était une charmante ville de deux mille feux, et l'une des plus riches de l'Italie. Outre la ruine de ses maisons et édifices, elle voyait ses terres dévastées, leur produit perdu et son port comblé pour toujours.

A Torre Annunziata, sauf le palais de Camillo Colonna, celui du prince de Botera et quatorze ou quinze maisons, toute la ville était détruite (1); le village de Bosco tre Case était également ruiné.

La rivière qui, près de Torre Annunziata, faisait mouvoir de nombreux moulins à farine, était comblée et ses eaux disparues. Le Sarno lui-même avait été dévié de son cours.

A Resina, toute la grande rue de Pugliano et la majeure partie des *vico* avoisinants, furent littéralement engloutis par la lave (2). La partie du village, qui borde la

(1) En l'absence de tout plan ou dessin de Torre Annunziata, avant l'époque de l'éruption de 1631, tout nous porte à croire que cette bourgade était alors située un peu plus à l'occident qu'aujourd'hui, et que les reconstructions se seront successivement étendues plus au levant. Un coup d'œil sur la carte montrera qu'on ne peut expliquer autrement sa destruction presque complète, mentionnée par tous les historiens du temps, à moins d'attribuer la ruine d'une partie des maisons à des torrents boueux, ce qui n'est pas impossible. La même observation pourrait s'appliquer à Torre del Greco jusqu'à un certain point.

(2) Le torrent de lave, qui couvrit Résina et le Granatello, contourna, des deux côtés, l'église de Pugliano et se referma devant le portail. Une légende religieuse, qui caractérise bien le peuple campanien, rapporte que

chaussée de Naples, échappa au désastre. Le Granatello, célèbre par ses délicieux jardins et la beauté de ses grenades, dont il tirait son nom, n'existait plus (1).

Le tiers de Portici était détruit par les torrents boueux. La petite église de S. M. delle Grazie, avec la partie inférieure de la nouvelle église qu'on élevait à côté, furent emportées, à l'exception de la tour de l'horloge (2).

---

la madone de Pugliano frappa du pied la tête du torrent, lequel s'ouvrit; mais que son soulier resta engagé dans la matière volcanique. On prétend que depuis lors elle n'est plus chaussée que d'un pied.

La branche qui ravagea Résina s'arrêta avant d'atteindre la grande chaussée, bien que, d'après Auldjo, elle serait allée s'éteindre dans la mer.

(1) Là, où s'épanouissait, au commencement du dix-septième siècle, la plus riche végétation; là, où les arbres ployaient sous le poids de leurs fruits, on ne voit plus aujourd'hui qu'un roc aride et sauvage qui s'avance dans la mer; et sur ce triste promontoire, un fort gris et morne habité par des forçats!...

(2) Ici encore les textes des historiens restent dans le vague, et nous n'avons pas reçu plus de lumière des documents lapidaires. Voici l'inscription que porte une croix élevée sur l'emplacement de S. M. delle Grazie :

Heic ubi vetus Parœcia
Vesevi deinde ruinis obruta,
Crux in sacri loci memoria posita est.

A côté de cette croix, on lit sur la maison curiale cette autre inscription :

Antiquum hunc templi principis locum
Vesuvii igne 1631 obrutum
Parochorum hospitio adsentientibus olim
civibus,
Deinde Regis imperio addictum
D. Joseph. Moscatelli Parochus
Ornavit ampliavitque
Anno Domini 1757.

Les *ruines du Vésuve* de la première inscription sembleraient indiquer

San Giorgio a Cremano fut tellement dévasté par les laves et les torrents aqueux, qu'il ne resta debout que l'église et deux maisons. Les laves s'arrêtèrent où est aujourd'hui la villa Amoretti : mais les eaux boueuses étendirent leurs ravages jusque près de l'église de San Aniello, et allèrent se jeter dans la mer, en deux larges torrents, entre le port actuel de Portici et Pietra Bianca, dévastant tout sur leur passage, sauf l'église de N.-D. del Soccorso desP P. augustins.

Aux villages de Massa, Pollena, Trocchia, la plus grande partie des maisons étaient détruites par les torrents boueux ou défoncées par le poids des cendres ou des pierres qui les recouvraient. S.-Sebastiano avait moins souffert. A S.-Anastasio, la cendre avait effondré deux cents maisons, et plus encore à Somma, où plusieurs d'entre elles furent entièrement renversées.

Mais le bourg populeux d'Ottajano eut surtout cruellement à souffrir par la violence des torrents d'eau, les cen-

---

des alluvions charriant des cendres et des pierres. D'après la seconde inscription, qui, du reste, est plus moderne, nous nous attendions à trouver des laves en ce lieu (*Vesuvii igne obrutum...*) Mais toutes nos recherches furent vaines. Ni dans aucun puits du voisinage, ni dans une citerne en construction dans la cure même, ni au bord de la mer, nous n'avons pu découvrir la moindre apparence de lave. Nous en concluons donc, d'après l'évidence des faits, que Portici fut en partie détruit par des torrents boueux.

Au moment de l'éruption, on bâtissait une nouvelle église plus grande à côté de la petite paroisse de S. M. delle Grazie. La partie inférieure déjà construite fut aussi renversée et recouverte par les alluvions. Il ne resta debout que la petite tour de l'horloge qui existait encore, il y a peu d'années et que le curé actuel a fait démolir, malgré l'intérêt historique qu'elle présentait.

En 1633, on commença l'édification de l'église actuelle, à quelque distance de l'ancienne.

dres et les pierres roulées ou lancées du cratère. Un certain nombre d'hommes et beaucoup de troupeaux furent noyés; des bois entiers de gros chênes emportés; les édifices inondés, encombrés et écroulés en grande partie. Ces torrents sévirent à plusieurs reprises contre cette malheureuse bourgade.

Palma fut encombrée de sable et de cendres et noyée dans les eaux. Nola reçut de graves dommages par les torrents impétueux, charriant des cendres, des arbres et des débris, et plus de cent maisons s'écroulèrent. Cimitino et Lauro furent à moitié ensevelis sous des torrents boueux. Dans cette dernière localité, une pierre enflammée effondra la cave du marquis de Lauro, y éclata comme une bombe et y mit le feu.

Striano, S. Paolo, Marigliano, Cisterna, Pomigliano, Scisciano, Saviano, Brusciano, Cicciano, Avella, Vitigliano furent plus ou moins ravagés par les eaux et les cendres.

A Avellino, à six lieues du Vésuve, il tomba, d'après les auteurs du temps, de grosses pierres qui endommagèrent plusieurs maisons. Forino, Montuolo, Monteforte, Tripalda, Serino, Brusciano, Solafra, etc., eurent beaucoup à souffrir par les eaux et les cendres (1). Suivant les historiens, les cendres s'élevèrent jusqu'à douze palmes à Ariano, à douze lieues du Vésuve, et des pierres seraient tombées jusqu'à Melfi, qui en est distant de plus de vingt lieues.

---

(1) Les inondations dont souffrirent les communes d'Avellino, Atripalda Serino, Volturara, etc., ne furent pas produites par les eaux du Vésuve; mais il n'est pas douteux que le volcan n'y ait contribué par les orages et les pluies diluviennes qu'amena l'éruption.

Au milieu de ces inondations, beaucoup de personnes et un très-grand nombre d'animaux domestiques perdirent la vie. Les campagnes furent ravagées et le produit des récoltes perdu. Mascoli évalue le vin noyé dans les celliers à 3,000 tonneaux.

La violence de ces redoutables phénomènes fut telle que Ceraso cite une pierre lancée par le Vésuve, près de Somma, et qui ne pesait pas moins de 25,000 kilogrammes. Suivant Recupito, une autre pierre, roulée par les eaux, près de Nola, ne put être remuée par vingt bœufs. Le médecin di Martino estime que les arbres, brûlés ou arrachés par les torrents de lave ou de boue, auraient pu couvrir un espace de dix milles carrés.

La quantité de cendres et de matières, charriées par les torrents d'eau, fut si grande le long de la côte, surtout vers Portici, que le rivage se trouva avoir gagné sur certains points presque un demi-mille, ou environ 900 mètres sur la mer. Suivant Alzerio, à Torre Annunziata, la lave forma un promontoire également d'un demi-mille.

La zone des phénomènes volcaniques fut immense. Dans la Pouille, la Basilicate, et sur les montagnes voisines, aux éclairs et à la chute des cendres et des pierres, se joignirent des globes de feu qui éclataient dans les airs, en projetant une vive lumière. Les détonations et mugissements de la montagne furent entendus jusqu'à la distance de trente lieues. Dans la Calabre, Braccini rapporte que l'on vit des traits de feu par les airs et qu'un bruit se fit entendre semblable à un grand roulement de voitures; il ajoute que la terre trembla, et que la clarté du jour fut remplacée par une obscurité pareille à celle d'une nuit sans lune et sans étoiles. Selon le même historien, les effets de l'éruption se firent sentir jusque dans l'Ombrie et la Toscane.

Naples eut cruellement à souffrir du contre-coup de tous ces désastres, ne pouvant plus recevoir, de toute la région située vers le midi ou le levant, ni vin, ni fruits, ni laitage, ni chairs alimentaires, les brebis ayant péri en nombre incalculable. Toute cette contrée encombrée de laves et d'alluvions ou affreusement ravinée était devenue impraticable. Les moulins à farine étaient détruits, et l'aqueduc Carmignano, qui depuis deux ans alimentait d'eau potable une partie de la ville, fut obstrué et ses eaux se perdirent.

Plus de quarante villes, bourgs ou villages furent dévastés par la catastrophe de 1631, et un grand nombre ne devaient pas de longtemps se relever de leurs ruines. Par un édit du 26 mars 1632, ces communes furent pour la plupart exemptées des taxes fiscales pendant cinq ans; sollicitude dérisoire : il n'y avait plus rien à y prendre....

On ne saura jamais le nombre des victimes de cette funeste éruption. Les évaluations des historiens varient depuis quatre cents jusqu'à dix mille personnes. Le premier chiffre est absurde, le dernier est évidemment exagéré. On s'accorde généralement à adopter le nombre de quatre mille pour ceux qui périrent par les eaux, les laves ou l'écroulement des maisons. Plus de dix mille animaux domestiques ou sauvages furent brûlés ou noyés.

Les pertes matérielles ont été évaluées à 20 millions de ducats, ou 85 millions de francs, somme énorme pour cette époque.

Plusieurs inscriptions, qu'on trouvera aux notes, furent gravées pour perpétuer la mémoire de cet événement. On peut voir, à Portici, sur la chaussée, à l'angle de la rue de Granatello, une grande inscription en marbre que le vice-roi, Don Emmanuel de Fonseca, comte de Monterey, y fit

ériger en 1632, et tous les ans, le 16 décembre, après plus de deux siècles, on célèbre encore la fête solennelle où s'opère la liquéfaction du sang de saint Janvier; cérémonie commémorative du danger de destruction auquel échappa la ville de Naples (1).

---

(1) *Posteri, Posteri,*
Vestra res agitur.
Dies facem præfert diei, nudius perendino;
Advertite:
Vicies ab satu solis, ni fabulatur historia,
Arsit Vesevus,
Immani semper clade hæsitantium.
Ne post hac incertos occupet, moneo:
Uterum gerit mons hic
Bitumine, alumine, ferro, sulphure, auro,
Argento,
Nitro, aquarum fontibus gravem:
Serius, ocyus ignescet, pelagoque influente pariet,
Sed ante parturit,
Concutitur, concutitque solum,
Fumigat, coruscat, flammigerat,
Quatit aërem,
Horrendum immugit, boat, tonat, arcet
Finibus accolas:
Emigrandum licet,
Jam jam enititur, erumpit, mixtum igne lacum
Evomit,
Præcipiti ruit ille lapsu, seramque fugam
Prævertit.
Si corripit, actum est, periisti.
Anno salutis MDCXXXI. XVI, kal., Januarii
Philippo IV, rege,
Emmanuele Fonseca et Zunica comite Montis Regj
Prorege.
Repetita superiorum temporum calamitate,
Subsidiisque calamitatis
Humanius, quo munificentius,

Formidatus servavit, spretus oppressit incantos,
Et avidos,
Quibus lar et suppellex vita potior :
Tum tu, si sapis, audi clamantem lapidem,
Sperne larem, sperne sarcinulas, nulla mora
Fuge.
Antonio Suares Messia Marchione Vici
Præfect. Viarum.

Sur la chaussée royale, à 1 1/2 kilomètre de Torre del Greco, vers l'orient, près de la villa de Meo, on lit une double inscription. Voici la première :

Viam
A Neapoli ad rhegium,
Perpetuis antea latrociniis
Infamem,
Et conflagratis Vesuvii saxis
Impeditam,
Purgato insidiis loco,
Exæquata planitie,
Latam, rectamq. duxit.
Ære provinciali
Perafanus Riberæ Alcalano. Dux
Prorex
Anno Dni. CIƆIƆLXII.

Cette inscription fut érigée, en 1562, par le vice-roi Perafan de Ribera, pour perpétuer le fait de la construction de la chaussée de Naples à Reggio de Calabre. Ce monument fut enseveli par l'éruption de 1631. En 1635, il fut déblayé et réédifié par le vice-roi Don Emmanuel de Fonseca et Zunica, comte de Monterey, lequel fit ajouter la longue inscription suivante, décrivant en style emphatique, comme dans celle de Portici, l'éruption de 1631 :

At. O.
VIII et LX, post anno XVI calend. Januarii.
Philippo IV, rege.
Fumo, flammis, boatu,
Concussu, cinere, eruptione,
Horrificus, ferus, et si unquam Vesuvius,

Nec nomen, nec fasces tanti viri extimuit :
Quippe exardescente cavis specubus igne,
Ignitus, furens, irrugiens,
Exitumq. eluctans coercitus aer,
Disjecto violenter montis culmine,
Immani erupit hiatu postridie.
Ejaculatus trans Hellespontum cinerem
Pene trahens ad explendam vicem pelagus.
Immite pelagus
Fluvios sulphureos, flammatum bitumen
Fœtas alumine cautes
Informe cujusque metalli rudus,
Mixtum aquarum voluminibus ignem,
Ferventemq. undante fumo cinerem,
Seseq. funestamq. colluviem
Jugo montis exonerans,
Pompejos, Herculanum, Octavianum,
Perstrictis Rœtina et Porticu
Sylvasq., villasq.. œdesq.
Momento stravit, ussit, diruit,
Luctuosam prœ se prœdam agens,
Vastumq. triumphum.
Perieratq. hoc quoque marmor alte sepultum,
Consultissimi monumentum Proregis
Ne pereat
Emmanuel Fonseca et Zunica, Com. Mont. Reg. Pror.
Qua animi magnitudine publicœ calamitati,
Ea privatœ consuluit,
Extractum funditus gentilis sui lapidem
Coelo restituit, viam restauravit,
Fumante adhuc et indignante Vesevo.
An. Sal. CIƆIƆCXXXV.
Prœfecto viarum
Antonius Suares Messia March. Vici.

Hors de la porte de Capoue, à la Strada di Poggio Reale, le même comte de Monterey fit aussi placer l'inscription suivante :

Philippe IV. Rege.
Viam
Ab Daunia, Apulia, Iapygia

Ora Adriatici et Ionii usquequaque
Belli, pacisque opportunitatibus celebrem
Alluvionibusque mersam anno MDCXXXI
Multis locis
Nec equo, nec lintre superabilem
Quod incrustati Vesuviano cinere
Montesque, collesque,
Aquam coelestem diu celeberrimam
Illibatam reiicerent
Bellicis quamquam intentus apparatibus
Cum tota fureret Mars impius Europa
Ne quam sui muneris partem omitteret
Exhaustis aquis, repletis hiatibus
Tutamento Regni, et Annonae
Celebriorem reddidit
Emanuel Fonseca et Zunica,
Comes Montis Regii Prorex.
Præfecto Viarum
Antonio Suares Messia Marchione vici.

FACIES MINÉRALOGIQUE, A LA VUE SIMPLE, DE LA LAVE DE 1631 ET DE CELLES QUI L'ONT SUIVIE.

1631. — Pâte gris clair, serrée, où l'on distingue, surtout à la loupe, une multitude de grains d'amphigène et de pyroxène; elle est mouchetée de cristaux de pyroxène noirs ou verdâtres de 4 à 7 millimètres de diamètre. La lave de 1631 présente accidentellement un minéral caractéristique, la *Breislakite*.

1694. — Pâte gris clair uniforme, présentant l'aspect de certains quartzites; un peu celluleuse; mouchetée de cristaux de pyroxène noirs ou verdâtres, et renfermant de gros et rares cristaux d'amphigène qui atteignent le diamètre de 15 millimètres.

1697. — Pâte grise assez foncée, renfermant une multitude de très-petits cristaux d'amphigène d'environ un millimètre et des cristaux plus gros, mais peu nombreux de pyroxène. Cette lave, d'une

très-grande ténacité, est la seule qui contienne dans sa masse de nombreuses cavités bulleuses et régulières atteignant le diamètre de 15 millimètres.

1714. — Pâte grise, terne, assez claire, renfermant une grande quantité de petits cristaux d'amphigène, la plupart de moins d'un millimètre et quelques-uns atteignant 3 et 4 millimètres; rares cristaux de pyroxène.

1737. — Pâte grise un peu bleuâtre ou rosâtre, moins granulée que la précédente, mouchetée de cristaux de pyroxène verdâtre et renfermant quelques cristaux rares d'amphigène. — Très-tenace.

1751. — Pâte grise un peu bleuâtre, contenant de nombreux cristaux d'amphigène et de pyroxène qui donnent à cette lave l'aspect particulièrement porphyroïde.

1754. — Difficile à distinguer de celle de 1751.

1760. — Pâte gris clair, granitée de nombreux cristaux de pyroxène d'un vert olive; atteignant jusqu'à 5 à 6 millimètres.

1767. — Pâte gris foncé, semée de cristaux d'amphigène, avec quelques cristaux de pyroxène peu apparents.

1794. — Lave gris foncé, empâtant de nombreux et assez gros cristaux de pyroxène olivâtre, peu apparents sur le fond.

1804. — Aspect rappelant la lave de 1631, mais avec cristaux de pyroxène de dimensions plus inégales. Pâte moins visiblement amphigénique.

1805. — Pâte gris foncé, contenant une multitude de petits cristaux d'amphigène et de rares cristaux de pyroxène.

1806. — Lave rappelant pour l'aspect celle de 1760, mais d'une pâte un peu plus foncée, et contenant des cristaux clairsemés d'amphigène.

1810. — Pâte gris noirâtre, contenant de nombreux cristaux de pyroxène noir et de rares cristaux d'amphigène.

1822. — Pâte gris foncé, renfermant de nombreux grains d'amphigène et de pyroxène, ceux-ci moins nombreux, et de grandes paillettes de mica brunâtre.

1834. — Gris foncé; nombreux cristaux d'amphigène; quelques cristaux de pyroxène, avec quelques petites paillettes de mica.

1850. — Pâte foncée, mouchetée d'un grand nombre de cristaux d'amphigène, atteignant 5 millimètres, et de cristaux de pyroxène peu apparents sur la pâte.

1855. — Lave grise empâtant de nombreux cristaux d'amphigène peu

apparents, quoique atteignant 2 et 3 millimètres; cristaux de pyroxène noir moins nombreux et très-apparents.

1858. — Pâte grise, criblée de petits cristaux d'amphigène atteignant rarement 3 millimètres. Rares cristaux de pyroxène.

1861. – Lave noirâtre, d'aspect basaltique, à cassure inégale, renfermant des cristaux assez nombreux de pyroxène peu visibles sur la pâte.

Toutes ces laves, sans exception, exercent une action plus ou moins sensible sur l'aiguille aimantée.



